

8

# TOUT POUR MA FILLE,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

MÊLÉ DE COUPLETS,

*Extrait des contes de l'Atelier ;*

PAR MM. E. F. VAREZ, LÉONCEPETIT ET H. LUBIZE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,  
SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ,  
LE 24 JUILLET 1832.

—\*—  
PRIX : 2 FRANCS.



Paris,

BEZOU, LIBRAIRE,  
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N<sup>o</sup>. 29,  
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

—\*—  
1852.

PERSONNAGES.



ACTEURS.

ABEL FAVELET , avocat ( jeune pre-  
mier ).....

RODRIGUES, peintre ( 1<sup>er</sup> rôle jeune ).

DENIZART, concierge de la prison  
( 1<sup>er</sup> comique ).....

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL DES PRI-  
SONS ( 5<sup>me</sup> rôle ).....

UN NOTAIRE ( utilité ).....

HENRIETTE CAILLOT ( 1<sup>er</sup> rôle )...

BAPTISTINE, fille d'Henriette ( ingé-  
nuité ).....

M<sup>me</sup> HUBERDEAU , maîtresse coutu-  
rière ( mère noble ).....

LOUISE , femme de Denizart ( amou-  
reuse ).....

MARTHE, vieille détenue ( duègue )..

NIOBÉE , 1<sup>re</sup> ouvrière chez madame  
Huberdeau ( Déjazet ).....

LISE , 2<sup>me</sup> ouvrière.....

OUVRIÈRES.

PRISONNIERS DES DEUX SEXES.

GUICHETIERS.

MM. HENRI.

ST.-FIRMIN.

DUBOIS.

SALLERIN.

MONET.

M<sup>mes</sup> VSANNAZ.

CLARA.

CHEZA.

THIBAUT.

PROVOST. \*

CAROLINE.

LEQUIEN.

\*\*\*

*Le premier acte se passe à Lyon;*

*Les deux autres à Paris.*

NOTA. Les acteurs sont indiqués en tête de chaque scène comme ils sont placés au théâtre; le premier nommé à droite de l'acteur.

\* Mademoiselle Provost, qui joue les soubrettes, a bien voulu se charger de ce rôle.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Git-le-Cœur, N° 7.

# TOUT POUR MA FILLE,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

---

## ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la cour de la maison de détention. — A gauche de l'acteur, la prison des femmes; à droite, celle des hommes; au fond, l'entrée.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

DENIZART, LOUISE.

DENIZART, *sortant de chez les hommes, et posant un registre sur une table de pierre, près de la porte.*

Madame Denizart! madadame Denizart!... Louise!... Ma femme!... Arrivez donc!

LOUISE, *sortant du corps-de-logis des femmes.*

Eh mon dieu! qu'y a-t-il donc pour crier si fort?

DENIZART.

Il y a une grande nouvelle. L'inspecteur-général des prisons est arrivé cette nuit à Lyon, et aujourd'hui même... ce matin... dans une heure... il vient visiter cette maison de détention.

LOUISE.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait?

DENIZART.

Comment, qu'est-ce que ça te fait?... L'inspecteur-général des prisons!... Sais-tu bien ce que c'est, qu'un inspecteur-général?

LOUISE.

Ma foi non.

DENIZART.

Un inspecteur-général, vois-tu... D'abord, ça voyage toujours en poste; ça s'arrête dans les meilleurs hôtels, et ça mange tout ce qu'il y a de mieux

LOUISE.

Je ne vois pas trop quel rapport tout cela peut avoir avec les prisons, et avec nous autres concuerges...

DENIZART.

Attends donc un peu... Ces Messieurs, après avoir reçu et rendu les visites d'usage, acceptent d'abord de grands dîners...

et quand ils ont une heure ou deux à perdre , ils viennent visiter nos prisons...

LOUISE.

Eh bien , qu'est-ce qu'ils y font ?

DENIZART.

AIR : *Il n'est pas mauvais comédien.*

Il goûtent , au sortir de table ,  
Le repas de nos prisonniers ,  
Qu'ils trouvent toujours détestable ,  
En quittant de bons cuisiniers .  
Ils inspectent , mais pour la forme ,  
De rien ne sont jamais contents ,  
Et passent tout à la réforme .

LOUISE.

Tout?...

DENIZART.

Excepté leurs traitemens.

Ainsi , que tout soit en ordre... C'est fort heureux d'être prévenus la veille de ces visites inattendues ; au moins on se prépare.

LOUISE.

Mauvais plaisant... C'est bien à toi , à dire de pareilles choses ; tu es un concierge bien méchant , bien dur.

DENIZART.

Ça devrait être.

LOUISE.

Mais ça n'est pas ; et si cela émit , je ne t'aurais pas épousé... Vienne M. l'inspecteur-général quand il voudra , je ne redoute pas sa sévérité.

DENIZART.

Je sais que tu es active , laborieuse... un vrai bijou ; et pour qu'on ne m'enlève pas ce bijou-là , je l'ai mis en prison... Je me félicite tous les jours de ma détermination. Tu es sans cesse de bonne humeur...

LOUISE.

Et toi , jamais triste.

DENIZART.

Oui , malgré nos grilles et nos verroux , nous chantons encore au milieu des voleurs et des assassins , qui sont nos locataires.

LOUISE.

Ah ! tous ne méritent pas ces vilains noms.

DENIZART.

Ils te l'ont dit, et tu le crois... Eh! mon dieu, si l'on voulait écouter tous ceux qu'on nous amène, il n'y en a pas un qui ne soit le plus honnête homme du monde.

*Air de la Colonne.*

A les entendre, à voir leur insolence  
 A l'égard de leurs conducteurs,  
 Vrai, l'on croirait presque à leur innocence,  
 Et que ceux-ci sont les seuls malfaiteurs.  
 Je crains parfois de faire des erreurs.  
 Je ne sais plus, dans ces moments d'alarmes,  
 Pour m'éclairer, à quel saint me vouer,  
 Qui, pour bien faire, il faudrait écrouer  
 Des prisonniers... ou des gendarmes.

Il n'y a pas jusqu'à cette vieille Marthe, qui n'ouvre jamais la bouche, sans dire: Mon doux Jésus!... aussi vrai que vous êtes mon Sauveur!... qui ne nous persuaderait de son innocence.

LOUISE.

Oh! je n'aime pas cette femme. Mais il en est d'autres.... Cette bonne Henriette, par exemple.

DENIZART.

Ah! celle-là, c'est différent. Aussi nous la traitions plutôt en amie qu'en prisonnière; elle va, vient, dans la prison, comme chez elle.

LOUISE.

Elle est si intéressante, que je me trouve heureuse quand je puis un instant lui faire oublier ses peines... Je parierais bien qu'elle a été injustement condamnée.

DENIZART.

Moi, je ne vas pas si loin... Et d'ailleurs, vois-tu, il faut des condamnés; s'il n'y avait point de condamnés, il n'y aurait pas de prison, et partant pas de concierges... Ainsi tout cela est pour le mieux.  
 ( *On frappe à la porte d'entrée.* )

LOUISE.

On frappe.

DENIZART.

Sans doute un prisonnier qu'on amène. Un moment, un moment!... Sont-ils pressés d'entrer... Si c'était pour sortir, encore.  
 ( *Il ouvre.* )

## SCÈNE II.

LES MÊMES, RODRIGUES, amené par un guichetier, qui tient à la main la permission.

LE GUICHETIER.

Voilà, monsieur le concierge. \* ( Il sort. )

DENIZART.

Eh mais, je ne me trompe pas, c'est monsieur Rodrigues.

RODRIGUES.

Moi-même, mon cher hôte.

DENIZART.

Soyez le bien-venu, touchez-là... Nous sommes de vieilles connaissances.

RODRIGUES.

Oui, à Paris, j'ai souvent été votre locataire.... Et je dois l'avouer, je ne connais pas de séjour plus agréable que la prison.

AIR : *Est-il donc vrai, etc.*

On s'en plaint ; pourquoi ? je l'ignore.  
 La prison a son agrément ;  
 Jamais de gêne, et moins encore  
 De devoir assujettissant.  
 Point de loyer, point de marchand ;  
 Des créanciers, la chose est sûre,  
 On brave l'importunité.  
 Ce n'est qu'en prison, je vous jure,  
 Qu'on jouit de sa liberté.

Mais pardon, vous étiez en société ; je dérange...

DENIZART.

Du tout, du tout... C'est que depuis que je suis à Lyon, il y a du nouveau... Permettez que je vous présente madame Denizart...

RODRIGUES.

Bah ! vraiment !

DENIZART.

Oui, je suis marié.

RODRIGUES.

Comment, mon cher, vous l'êtes...

*Air de Partie et Revanche.*

Mon cher ami, je vous en félicite,  
 Vous me donnez un exemple effrayant !

\* Louise, près de la table, feuilletant le registre, Rodrigues, Denizart.

Ne croyez pas pourtant que je l'imite,  
 Car je crains trop un tel engagement.  
 Mais vous, geolier, ah ! c'est bien différent.  
 Vous avez des bases certaines  
 Pour estimer à leur juste valeur  
 Tous les liens... Quand on est dans les chaînes,  
 Une de plus ne doit pas faire peur.

Madame, recevez mes hommages, et permettez.... (*Il l'embrasse, puis il se retourne vers Denizart.*) Vous permettez, n'est-ce pas?

DENIZARD.

Oui, oui... Savez-vous que c'est bien aimable à vous, en passant par Lyon, d'avoir pensé à moi.

RODRIGUES.

Comment donc, c'est un vrai plaisir; mais je vous avouerai que pour cette fois, c'est à M. le procureur du roi que vous êtes redevable de ma visite.

LOUISE.

Que veut-il dire?

DENIZART.

Quoi, vraiment?

RODRIGUES.

Je vais être des vôtres.

DENIZART.

Encore!

RODRIGUES.

On me juge aujourd'hui, et vous savez que ces Messieurs n'ont guères l'habitude...

LOUISE.

Il me paraît que ce n'est pas la première fois que Monsieur est en prison?

RODRIGUES.

C'est au moins la dixième.

LOUISE.

Oh! mon dieu!... (*À part.*) Ça doit faire un bien grand scé-  
 lérat.

RODRIGUES.

Véritable image d'un mouvement perpétuel, j'entre en prison, j'en sors, j'y retourne, et toujours comme ça.

LOUISE.

Mais quels crimes avez-vous donc commis?

RODRIGUES.

Ah! de bien grands, Madame. J'ai volé... les traits de plus

d'un parvenu ; j'ai assassiné... d'un coup de crayon , des réputations usurpées ; enfin , j'ai fait des caricatures.

LOUISE.

Ah ! je respire.

DENIZART.

Espérons encore. Vous n'êtes pas condamné.

RODRIGUES.

C'est tout comme.

DENIZART.

Si ce malheur arrive , nous aurons soin de vous.

LOUISE.

Je seconderai mon mari de tout mon cœur.

RODRIGUES.

Mille fois merci. Ce que j'aime en monsieur Denizart , c'est qu'il n'a pas le ton , ni les manières de sa profession.

DENIZART.

A quoi bon ?

RODRIGUES.

Vous avez dédaigné le classique bonnet de fourrure. Je n'aperçois pas à vos côtés ce formidable trousseau de clés , marque distinctive de votre dignité.

DENIZART.

Je le mets dans ma poche , c'est plus commode.

RODRIGUES.

A merveille... Ah ! ça dites - moi , quelle chambre me donnerez-vous ?

DENIZART.

Une chambre d'ami.

RODRIGUES.

Le plus de jour possible , un matelas pas trop dur , et de la place pour mon cheval ; car si vous le permettez , je charmerai les ennuis de ma captivité , en faisant le portrait de Madame.

LOUISE.

Monsieur est bien bon.

DENIZART.

Volontiers. Mais pour cela , je vous accorderai un peu de liberté , vous viendrez chez moi , je serai bien aise d'être témoin...

RODRIGUES, riant.

Vieux mari de six semaines... de la jalousie.

DENIZART.

Ecoutez donc... les artistes sont généralement sujets à caution. Allons , venez choisir votre logement.

( Il va ouvrir la porte du côté des hommes. )



LOUISE.

AIR : *Allons, au gré de mon attente.*

De votre futur domicile,  
 Je crois que vous serez content.  
 Il faudrait être difficile  
 Pour ne pas le trouver charmant ;  
 Il est vraiment charmant !

Qu' vot' gaité n' soit pas alarmée  
 De vos verroux, de vos barreaux.

RODRIGUES.

On les cache avec la fumée  
 De quelques verres de Bordeaux.

ENSEMBLE.

DENIZART et LOUISE.

De votre futur domicile, etc.

RODRIGUES.

Oui, de mon futur domicile,  
 Je crois que je serai content ;  
 Je ne suis pas très-difficile,  
 Et je le trouverai charmant !  
 Il doit vraiment  
 Etre charmant !

( *Denizart et Rodrigues sortent à droite.* )

## SCENE III.

LOUISE, seule.

Il est fort bien, ce jeune homme!... Ma foi, encore quelques locataires aussi gais, et notre prison deviendra un séjour très-agréable; on s'y fera mettre par partie de plaisir... Mais voici l'heure où cette bonne Henriette, que j'aime tant, et qui le mérite si bien, vient m'aider dans les soins de mon ménage... ( *On frappe à gauche.* ) Ah! je l'entends. ( *Elle va ouvrir.* )

## SCÈNE IV.

LOUISE, HENRIETTE, tenant à la main plusieurs chemises pliées; puis MARTHE.

HENRIETTE.

Oh! mon dieu, Madame, est ce que je suis en retard?

Tout.

2

LOUISE, avec bonté.

Non, ma bonne.

HENRIETTE.

C'est que je terminais cet ouvrage.

LOUISE.

Posez sur cette table.

( *Henriette va poser son ouvrage sur la table de pierre, et Marthe se présente à la porte.* )

MARTHE, paraissant à la porte.

Bonjour, mame Denizart; comment que ça va, ce matin?...  
Oh! ma bonne dame, laissez-moi donc entrer.

LOUISE.

Non, Marthe, ça ne se peut pas.

MARTHE.

Pour causer un petit instant avec vous.

LOUISE.

Allons, allons, rentrez.

MARTHE.

Au nom de Dieu, de mon doux Jésus, ayez pitié d'une pauvre femme.

HENRIETTE.

Permettez-lui, Madame.

LOUISE.

C'est impossible.

MARTHE.

Elle est bien entrée, elle... Pourquoi qu'il y a des injustices, des préférences?

LOUISE.

Ça ne vous regarde pas. Allons, allons...

MARTHE.

Si on peut traiter comme ça une femme de mon rang et de mon éducation, et qu'à des protections!... Ah! dam', faut voir... Et innocente, vous le savez, mon doux Jésus; aussi vrai que vous êtes mon Sauveur.

LOUISE, fermant la porte.

C'est bien, c'est bien.

MARTHE, en dehors.

C'est une horreur! une infamie!

## SCENE V.

HENRIETTE, LOUISE.

LOUISE.

Enfin la voilà partie!... ( *A Henriette.* ) Mais regardez-moi...

Oh! vous avez encore pleuré ce matin... Est-ce là ce que vous m'aviez promis ?

HENRIETTE.

Ah! Madame, il est des chagrins...

LOUISE.

Il faut se faire une raison, chasser toutes ces vilaines idées. A quoi bon vous affliger tous les jours. Mon mari et moi, ne fessons-nous pas tout ce qui est en notre pouvoir pour adoucir votre position ?

HENRIETTE.

Hélas!

LOUISE.

Pensez à des objets plus riants, à votre fille, que vous retrouverez un jour, et qui sera votre consolation.

HENRIETTE.

Depuis si long-temps sans nouvelles de la personne qui veille sur cette chère enfant, dois-je encore redouter de nouveaux malheurs ?

LOUISE.

Bientôt une lettre viendra calmer vos inquiétudes, et en attendant, pensez à nous, qui vous simons comme une amie.

HENRIETTE.

Aussi croyez que ma reconnaissance...

LOUISE.

Le témoignage le plus agréable que vous puissiez nous en donner, c'est de recouvrer votre tranquillité. Allons, soyez donc raisonnable. *( Roulement de tambour. )*

HENRIETTE.

Quel est ce bruit ?

LOUISE.

Ah! c'est probablement l'arrivée de M. l'inspecteur-général. Il faut que j'aide mon mari à faire les honneurs de la maison... Allons, du courage et de la patience.

*( Elle entre dans la prison où Denizart et Rodrigues sont entrés. )*

## SCÈNE VI.

HENRIETTE, seule.

Du courage! c'est ce qu'il me disent tous... Du courage!... Ah! dix ans de prison l'ont usé. Dix ans loin de ma fille, loin de ma Baptistine!... Pauvre enfant! je ne suis encore qu'une

étrangère pour elle... Elle grandit loin de moi, elle ne connaît pas sa mère!... N'ai-je pas été forcée de l'abandonner à la charité publique... Et sans cette bonne madame Huberdeau, qui l'a recueillie, qui lui donne un état, une existence... que serait-elle devenue?... Et je ne suis pas au terme de mes maux. Cinq années encore avant de la revoir... avant de la presser sur mon sein... avant de pouvoir lui dire : je suis ta mère!... Oh! mon dieu! être innocente, et tant souffrir de la justice des hommes.

AIR : *Sous ce chaume que tu méprises.*

Combien de nuits, sans fermer la paupière,  
 J'ai dévoré ma honte, mes douleurs;  
 Chaque matin la naissante lumière  
 Me trouve encor baignant mon lit de pleurs.  
 Mon âme usée à cette vie affreuse,  
 De tant de maux ne regrettera rien,  
 Si mon enfant du moins peut être heureuse,  
 De mon bonheur, si j'ai payé le sien. (Bis.)

( Elle va s'asseoir près de la table. )

## SCENE VII.

HENRIETTE, *assise*, RODRIGUES, DENIZART, LOUISE,  
*sortant de la porte de gauche.*

LOUISE, *entrant la première.*

Mais viens donc, te dis-je, il arrive.

DENIZART.

Venez - vous avec nous, au - devant de M. l'inspecteur - général ?

RODRIGUES.

Je vous avouerai franchement que je n'aime pas trop tous les gens dont le titre se termine en *al*. Inspecteur-général, procureur-général. Je préfère vous attendre.

DENIZART, *apercevant Henriette.*

Eh! tenez, vous ne serez pas seul. Voici une des plus anciennes pensionnaires de la maison, elle vous tiendra compagnie. C'est la protégée de madame Denizart.

RODRIGUES.

C'est me donner de cette dame une excellente opinion.

DENIZART.

Elle ne le démentira pas. Nous sommes à vous dans l'instant.  
 ( *A sa femme.* ) Allons, viens. ( *Ils sortent.* )

## SCÈNE VIII.

HENRIËTTE, *assise*, RODRIGUES.

RODRIGUES.

Voilà un tête-à-tête auquel je ne m'attendais pas.

HENRIËTTE, *sortant de sa rêverie*.

Quel est cet étranger ?

RODRIGUES, *approchant*.

Madame, croyez que je compatis au malheur qui vous retient en ces lieux.

HENRIËTTE, *se levant*.

Monsieur, je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

RODRIGUES.

Je suis connu de notre estimable geolier. Je sais que sa jeune épouse vous porte un vif intérêt, que vous en êtes digne... En voilà plus qu'il n'en faut pour me ranger au nombre de vos amis.

HENRIËTTE.

Dans ma position, il ne faut rien moins que leur témoignage pour vous inspirer en ma faveur un sentiment si honorable pour moi.

RODRIGUES, *à part*.Cette femme s'exprime assez bien. (*Haut.*) Eh! mon dieu, Madame, qu'est-ce qui n'a pas à se plaindre du sort.... Vous voyez une de ses victimes; dix fois j'ai subi d'injustes condamnations; j'ai été le jouet des caprices du moment ou de l'erreur des hommes. Souvent les juges sont injustes...

HENRIËTTE.

Je ne me plains pas des miens.

RODRIGUES.

C'est la première fois que j'entends tenir ce langage. Alors, c'est la faute de votre avocat; ils n'en font pas d'autres. Ils parlent, ils parlent, ils embrouillent la cause la plus simple, et ma foi...

HENRIËTTE.

Je n'ai qu'à me louer du zèle de celui qui a bien voulu me prêter son ministère.

RODRIGUES, *à part*.

Ah!... Les juges ont bien jugé, les avocats ont bien plaidé; et cependant elle est innocente.... Je n'y comprends plus rien.

HENRIETTE.

Oui, Monsieur, je me plais à rendre cette justice à mon avocat. Il m'a défendu avec cette éloquence, cet accent que donne seule la conviction, et tant que je vivrai, je n'oublierai jamais ce bon jeune homme. Le nom et l'image de M. Favelet resteront à jamais gravés dans mon cœur.

RODRIGUES.

Hein! que dites-vous? Favelet!

HENRIETTE.

Vous le connaissez, Monsieur?

RODRIGUES.

Si je le connais!... C'est mon ami intime. Oui, vraiment, il a des talens; c'est un des soutiens de notre jeune barreau. Il ira loin.

HENRIETTE.

Ah! Monsieur, quand vous le reverrez, dites-lui bien que la pauvre Henriette gardera pour lui une reconnaissance éternelle; priez-le de me conserver son estime, car j'en ai besoin, et de la vôtre aussi, Monsieur, puisque vous êtes son ami.... Ah! croyez bien que je ne suis pas coupable.

RODRIGUES.

Pauvre Abel! lui qui gagne tous ses procès... Vous avez jouée de malheur.

HENRIETTE.

Hélas! toutes les apparences étaient contre moi. Pauvre, privée de ma famille, à peine sortie de l'enfance, sans ressources, sans état, sans asile pour reposer ma tête, je fus recommandée aux soins d'un homme âgé, qui bientôt pris pour moi des sentimens auxquels j'eus la faiblesse de céder.

RODRIGUES.

Jusqu'alors je ne vois pas grand mal.

HENRIETTE.

Je commis une grande faute, j'en fus bien sévèrement punie. Tout semblait me sourire, une position heureuse avait succédé à l'état affreux de dénuement dans lequel je m'étais trouvée; enfin le mariage allait couvrir le passé, et donner un nom à la pauvre enfant dont j'étais mère, mais le destin en ordonna autrement. Un homme qui depuis long-temps avait de justes motifs de plainte contre mon bienfaiteur, découvre sa demeure et vient le trouver; une discussion s'élève, une querelle s'engage, inutilement je cherche à calmer ce furieux, un défi est porté, le vieillard hésite; il n'est plus temps, il faut se défendre. Sa main mal assurée le trahit... il tombe mort à mes pieds.

RODRIGUES.

Grand dieu !

HENRIETTE.

Ab ! ce ne fut là , Monsieur , que le commencement de mes maux. Mon mariage , vous le croirez sans peine , avait éloigné de moi toute la famille ; elle voyait avec désespoir échapper une fortune sur laquelle elle avait eu jusqu'à ce jour des droits certains. A peine la mort fut-elle connue , que d'avidés collatéraux accoururent , s'emparèrent de l'héritage , et me chassèrent , ainsi que ma fille , de la maison de son père.

RODRIGUES.

Ab ! les collatéraux ! ne m'en parlez pas , Madame . . . Figurez-vous que j'ai un oncle . . . Mais continuez , vous m'intéressez vivement.

HENRIETTE.

Etrangère à tous les usages , ignorant le danger de ma position , et toute entière à ma douleur , j'avais négligé de remplir les devoirs que la loi impose. A l'ouverture du secrétaire du défunt , on ne trouva plus le montant d'une rentrée assez considérable , faite quelques jours avant le fatal événement. J'avais toujours eu la clé de ce meuble ; on se plut à faire porter les soupçons sur moi ; quelque argent , des bijoux que je devais à la libéralité de mon bienfaiteur , donnèrent du poids à cette odieuse accusation . . . Que vous dirai-je de plus , Monsieur , je ne trouvai que des larmes pour me défendre . . . Je succombai.

RODRIGUES.

Qu'on dise à présent qu'il n'y a pas une fatalité . . . . . C'est comme moi , ma dernière caricature . . .

HENRIETTE.

Vous savez tout ; une horrible condamnation fut la suite de cette fatale méprise. Quinze années de fers n'ont point suffi à la vengeance publique , il a fallu encore que pendant une heure . . . sur un échafaud . . . Ab ! ma fille ! . . .

( Elle tombe sur un siège. )

RODRIGUES.

O justice ! voilà de tes coups ! Mais c'est surtout à ceux qui vous ont accusé , que j'en veux.

AIR : *On fait de fameuses brioches.*

Ces avides collatéraux ,  
Ces héritiers abominables ,  
Vous avoir ainsi . . . Les bourreaux !  
Ce sont de bien grands misérables !

Oui vraiment, si je connaissais  
Leurs laides et tristes figures,  
Pour punir des âmes si dures,  
Ah ! sans pitié, je les pendrais...  
Chez tous les marchands de gravures.

On vient. Allons, Madame, remettez-vous, essuyez vos larmes, et comptez un ami de plus.

( *En effet, des guichetiers entrent du fond, viennent ouvrir les portes latérales, et en font sortir une foule de prisonniers. — Les hommes arrivent par la droite, et les femmes par la gauche. — Denizart, Louise, l'inspecteur-général et quelques guichetiers, par le fond.* )

## SCÈNE IX.

RODRIGUES, D'NIZART, L'INSPECTEUR-GÉNÉRAL,  
LOUISE, HENRIETTE, MARTHE, PRISONNIERS DES  
DEUX SEXES, GUICHETIERS.

RODRIGUES, *pendant la ritournelle du chœur.*  
Allons, je n'échapperai pas à la cérémonie.

( *Henriette se lève, et passe du côté des femmes.* )

CHŒUR DES PRISONNIERS.

AIR : *La belle nuit.*

Accourons tous, on nous appelle,  
C'est, j'en suis sûr, un' bonne-nouvelle  
Qu'on doit ici nous annoncer ;  
On va p't-être nous récompenser.

DENIZART.

Silence ! M. l'inspecteur-général va parler.

L'INSPECTEUR.

Prisonniers, frappés par les lois, vous subissez les peines dues à vos délits : mais l'humanité veille à vos besoins, et se fait un devoir d'adoucir, autant qu'il est en elle, ce que votre position a de pénible. Je suis satisfait de l'ordre qui règne dans cette maison, des soins qui vous sont donnés, et j'en félicite publiquement Monsieur. ( *Il désigne Denizart.* )

DENIZART, *ému, et saluant.*

Monsieur l'inspecteur-général, certainement...

LOUISE.

Monsieur est bien bon...



LES PRISONNIERS.

Ah! ouïche, le bouillon ne vaut rien... nous n'avons pas de bois...

DENIZART.

Silence! M. l'inspecteur-général vient de dire qu'il était très-satisfait.

L'INSPECTEUR.

Chaque prisonnier peut m'adresser particulièrement les réclamations qu'il se croit fondé à faire. Il y sera fait droit.

RODRIGUES, à part.

Oui, comptez là-dessus.

L'INSPECTEUR, s'approchant.

Monsieur a sans doute quelques plaintes à former...

RODRIGUES.

Pas encore... Mais je songe au passé, et je prévois l'avenir. Je suis peintre, Monsieur, et souvent mes crayons...

L'INSPECTEUR, souriant.

J'entends... Vout un peu loin.

RODRIGUES.

On le dit... Du reste, cela m'évite l'ennui de m'occuper de mon logement.

AIR : *Un homme pour faire, etc.*

Artiste, c'est sous les verroux  
Que nous avons toujours le nôtre,  
Ce qui nous ôte, voyez-vous,  
L'embarras d'en chercher un autre.  
C'est assez commode, ma foi,  
Car aussitôt que mon bail cesse,  
Je vais au procureur du roi  
Demander ma nouvelle adresse.

L'INSPECTEUR.

Il me reste à remplir un devoir bien doux pour mon cœur. D'après les rapports adressés à l'autorité, je suis porteur de plusieurs lettres de grâce. Écoutez.

( *Il tire divers papiers de son portefeuille.* )

LES PRISONNIERS.

Écoutons! écoutons!

DENIZART.

Silence! si vous voulez entendre.

LES PRISONNIERS.

Nous écoutons, nous écoutons.

LOUISE, à part, en serrant la main de Henriette.

Ah! si mes désirs se réalisaient.

Tout.

5

MARTHE.

J'espère bien que dans une circonstance pareille, on n'aura pas oublié une femme comme moi, qu'une injuste condamnation. aussi vrai que Dieu est l'auteur de toutes choses...

L'INSPECTEUR, lisant.

« Il est fait remise de deux années de sa peine au détenu Baraquet. »  
( Il remet le papier à Denizart. )

TOUS.

Ah! Baraquet!... c'est un mouchard!... c'est un capon!...  
Ah! ah!

DENIZART.

Silence!

BARAQUET, s'avançant.

Merci, mon officier.

L'INSPECTEUR.

« Grâce pleine et entière est accordée à la nommée Marthe! »

MARTHE.

Ah! sainte Vierge! je vous remercie. \* Si ça vous était égal, mon inspecteur, de dire madame Marthe... Quand on est d'une famille comme la mienns...

LES PRISONNIERS.

C'est une injustice!... V'là la troisième fois qu'on la gracie!

MARTHE.

Laissez-les dire, mon inspecteur; sauf votre respect, c'est un tas de canailles, de gueux, qui n'a ni foi, ni lois, et qui m'en veut, parce que j'ens toujours pratiqué la vertu.

L'INSPECTEUR.

Faites taire cette femme... ( Denizart l'oblige à s'éloigner. — Elle va reprendre sa place. ) « Enfin, grâce pleine et entière est également accordé à la nommée Henriette Caillot. »

HENRIETTE.

Qu'entends-je ?

LES PRISONNIERS.

Bravo! bravo!

LOUISE, se jettant dans ses bras.

Ma bonne Henriette!

DENIZART.

Ma chère amie!

RODRIGUES.

Pour cette fois, bravo, *bravissimo*. Avec des actes pareils, un gouvernement s'honore, et fait chérir son autorité.

\* Rodrigues, Denizart, l'inspecteur, Marthe, Louise, Henriette.

L'INSPECTEUR.

Vous voyez, détenus, que nous avons les yeux ouverts sur votre conduite; travaillez à mériter à l'avenir de pareilles faveurs... Faites rentrer.

DENIZART.

Allons, allons, rentrez.

CHIEUR DES PRISONNIERS.

AIR : *La belle nuit.*

Eh quoi ! pour ça l'on nous appelle.  
Moi j'attendais un' bonn' nouvelle,  
Qu'on d'vait ici nous annoncer...  
C'est ben la peine de s' déplacer.

( Pendant la fin de l'air les prisonniers sont rentrés, les guichetiers ont fermé les portes; l'inspecteur-général est sorti, toujours accompagné par M. et madame Denizart; Marthe a rudoyé un guichetier qui a voulu la faire rentrer; Rodrigues s'est approché de Henriette et lui a dit. )

RODRIGUES.

Madame, mes félicitations sont sincères; cette justice qui vous est rendue m'a réconciliée un instant avec tous les procureurs du roi, passés, présents et futurs. ( Il suit la sortie. )

## SCÈNE X.

HENRIETTE, MARTHE.

HENRIETTE, sur le devant de la scène.

L'ai-je bien entendue ! je suis libre, je vais quitter ces lieux, revoir ma fille, l'embrasser !... Ah ! je le sens, un pareil moment me fera oublier dix années de souffrances !

MARTHE, se rapprochant.

Tiens ! ne dirait-on pas qu'ils vous ont fait un' belle grâce, au bout de dix ans !

HENRIETTE.

Ah ! le passé s'efface devant l'avenir qui s'ouvre devant moi !

MARTHE.

Elle est belle, votre avenir : j' sais bien qu' c'est agréable de respirer la grande air, et de se retrouver dans la société de ses amis...

HENRIETTE.

Le voilà donc, ce moment que je croyais encore attendre cinq années.

MARTHE.

Eh bien ! foi de chrétienne, quoique vous soyez un peu fière, j' sais bien sise que ça vous soit arrivé.

HENRIETTE.

Merci, bonne Marthe.

MARTHE.

Parce que, voyez - vous, sans qu' ça paraisse, j'ai toujours eu d' l'amitié pour vous, moi. Qu'est-ce que vous comptez faire, en sortant d'ici ?

HENRIETTE.

Je l'ignore.

MARTHE.

C'est qu' si vous n'avez pas eu d' projets, je vous aurais fait un' p'tite proposition.

HENRIETTE.

Parlez, Marthe.

MARTHE.

J' commence à m' faire vieille; vous, au contraire, vous êtes encore d' la bonne âge...

HENRIETTE.

Je ne vous comprends pas

MARTHE.

On ne se méfierait pas d' vous. Vous trouveriez plus facilement que moi, accès dans les maisons.

HENRIETTE.

Qu'osez-vous me proposer ?

MARTHE.

J'ai d' bonnes connaissances; nous partagerons les bénéfices.

HENRIETTE.

Ab !

MARTHE.

Tiens ! vous faites bien la renchérie. Qu'est-ce que vous comptez donc faire, princesse ?

HENRIETTE.

Je travaillerai.

MARTHE.

C'est encore une chose bien amusante.

HENRIETTE.

Le courage ne me manquera pas.

MARTHE.

Ce n'est pas tout, que l' courage, faut encore trouver des places... C'est un' fameuse recommandation, que d' sortir de prison.

HENRIETTE.

Serait il possible qu'on repoussât une pauvre femme...

MARTHE.

Présentez-vous donc dans un atelier, comme on vous rece-

vra... Seulement chez des bourgeois, pour laver la vaisselle... le plus souvent qu'on vous confiera le panier à l'argenterie.

HENRIETTE.

Alors, que faire! que devenir!

MARTHE.

Vous voyez bien que vous n'avez pas d'autres ressources que de rester avec moi.

HENRIETTE.

Ah! ma fille! ma pauvre fille! tu ne me repousseras pas, toi!...

MARTHE.

Ah! c'est vrai, vous avez une fille; c'est un agrément. Ça n'va pas manquer que d' lui faire bien du plaisir, de vous r'voir.

HENRIETTE.

Vous pourriez penser...

MARTHE.

Pauvre petite, c'est pas sa faute si elle a une maman qui a été condamnée. Ça n'empêche pas, que si elle est chez des gens un peu honnête, votre arrivée suffira pour la faire mettre à la porte.

HENRIETTE.

Je serais la cause du malheur de mon enfant.

MARTHE.

Et si elle songe jamais à un établissement, si elle a tant seulement un amant, vous serez bien reçu chez eux.

HENRIETTE.

Ah! mon dieu! que je suis malheureuse! (*Elle s'assied.*)

MARTHE.

Ainsi, faites ben toutes vos petites réflexions; n' vous laissez pas aller à l'enthousiasme, croyez-moi. Vous r'gretterez plus d'une fois la paille de vot' lit, et les p'tites douceurs de madame Denizart... car vous en receviez, des douceurs; tandis que moi, mon doux Jésus, j'ai toujours été traitée ni plus ni moins qu'un chien.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LOUISE, UN GUICHETIER.

MARTHE.

Dites donc, madame la concierge... est ma sortie. Pourquoi qu'on porte atteinte à ma liberté individuelle?

LOUISE, *indiquant le guichetier, qui lui remet le papier.*

Voilà, allez... Et que Dieu, que vous invoquez si souvent, guide vos actions, et vous préserve de coupables pensées.

( Elle entre dans la prison des femmes. )

MARTHE.

Bien obligée, Madame... Je vais passer chez M. l'économé, retirer ma masse; elle doit être conséquente, si je n' suis pas la dupe de quelques friponneries... Il y a si long-temps que j' suis ici... Adieu, Henriette; n'oubliez pas Marthe, ni ses bons conseils...

( Au guichetier. )

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Qu'avez-vous donc à me r'garder d' la sorte?  
 Mais voyez-vous ce p'tit air insolent!  
 Il m' sembl' pourtant que j' sors par la grand' porte...  
 Dépêchez-vous, qu'on me l'ouvre à l'instant.  
 Ah! si j'étais coupable de ma faute,  
 Mon doux Jésus, tu sais bien qu'en penser.  
 On m' rend justic', j' peux sortir la tête haute,  
 J'ai mon honneur et mon laissez-passer.

( Au guichetier. ) Allons, ouvrez - moi donc, puisque j' suis libre. ( Elle sort par le fond. — Le guichetier l'accompagne. )

## SCÈNE XII.

HENRIETTE, LOUISE, *revenant.*

LOUISE.

Qu'avez-vous donc, ma bonne amie? Je croyais vous trouver toute joyeuse.

HENRIETTE, *se levant.*

Ah! Madame, cette femme, par ses réflexions, d'une affreuse vérité, a détruit tout le bonheur de ma position... Que vais-je faire dans un monde qui m'a rejeté de son sein, qui m'a bannie?... Ah! laissez-moi mourir ici, et vous serez plus généreuse que ceux qui me rendent à la société, pour en devenir, et l'opprobre et l'effroi.

LOUISE.

Combien vous m'affligez... Mais votre fille, dont vous parlez si souvent...

HENRIETTE.

Elle ne connaît plus sa mère... qu'elle l'ignore toujours!

LOUISE.

Je conçois votre position... Mais nous ne pouvons pas cependant vous garder plus long-temps... Le prisonnier gracié,

doit être à l'instant mis en liberté, à moins que... Quelle idée!... Dites, dites-moi... Avant, consultez bien votre cœur... Vous ne répugneriez pas à passer vos jours près de moi?

HENRIETTE.

Ah! c'est le seul bonheur auquel j'aspire.

LOUISE.

Et le souvenir de votre enfant?

HENRIETTE.

Lui laisser ignorer mon existence..... c'est lui éviter de rougir.

LOUISE.

Eh bien! je vais tenter... je vais m'informer... M. l'inspecteur-général est encore dans la maison, peut-être...

## SCÈNE XIII.

HENRIETTE, DENIZART, LOUISE.

DENIZART, à Louise.

Eh! je te cherche partout... (*A Henriette.*) Eh bien! on l'a toujours dit: une bonne nouvelle ne marche pas sans une autre. Grâciée ce matin, voici maintenant ce que vous désiriez depuis si long-temps: une lettre de Paris. On vient de me la remettre.

HENRIETTE.

Ah! donnez, donnez... (*Elle la prend vivement.*)

DENIZART, à Louise, qui le tire par le bras.

Qu'est-ce que tu veux donc?

LOUISE.

Viens, je te dirai... Elle veut rester avec nous.

DENIZART.

Elle ne veut plus sortir. Cela ne me surprend pas, on est si bien ici.

LOUISE.

Oui, mais j'ai un projet... Viens donc.

DENIZART, se laissant entraîner.

Ah! les jeunes femmes! les jeunes femmes!

## SCÈNE XIV.

HENRIETTE, seule, qui a décacheté sa lettre.

Que m'apprend-t-on? (*Elle lit avec émotion.*) « C'est à présent surtout que je regrette de ne pouvoir exercer plus longtemps, cette surveillance secrète que je vous ai promise; mais il faut que je retourne dans ma patrie. Madame Huberdeau,

chez laquelle Baptistine est placée, la traite comme sa fille... Baptistine mérite, par sa conduite, cette maternelle affection... Mais elle a seize ans, elle est jolie, elle attire tous les regards; et déjà j'ai remarqué quelques assiduités de la part d'un jeune homme.... » (*Elle cesse de lire.*) Seize ans! aimable et belle!... Ah! je sais trop les dangers qu'elle peut courir; ces dangers sont l'origine de tous mes malheurs; et je la laisserais seule, une fausse honte m'arrêterait... Je redouterais de rougir, et je ne craindrais pas de perdre mon enfant. Non, le sort en est jeté, je pars, et de nouveaux malheurs dussent-ils me frapper, je reverrai ma fille... elle embrassera sa mère!

## SCÈNE XV.

LOUISE, DENIZART, HENRIETTE, FEMMES DE LA MAISON, GUICHETIERS, PRISONNIERS, *aux fenêtres grillées.*

CHŒUR.

AIR :

Honneur à l'inspecteur  
Qui nous rend celle qui nous est chère!  
Sans nous quitter, vertu prospère,  
Elle va goûter le bonheur.

LOUISE.

Ma bonne Henriette...

DENIZART, *à Louise.*

Laisse - moi parler. Il s'agit ici d'une communication officielle.

HENRIETTE, *à part.*

Que signifie?...

DENIZART.

Madame, M. l'inspecteur - général vient de vous accorder la place de chef de la lingerie de la maison de détention de la ville de Lyon; et c'est en cette qualité que je vous installe, et vous prie de recevoir les félicitations de vos subordonnés et de vos amis. (*À Louise.*) Il me semble que j'ai mis de la dignité.

HENRIETTE. \*

Ah! Monsieur, mes amis, combien je suis reconnaissante de tant de bontés, et que je vais vous paraître ingrate. Mais cette lettre que je viens de recevoir, change tous mes désirs. Il faut que je profite de cette liberté, que tout-à-l'heure encore je redoutais... Il faut que je vous quitte.

\* Louise, Henriette, Denizart.



LOUISE.

Eh quoi ! cette terreur dont vous étiez saisie...

HENRIETTE.

Je la surmonterai.

DENIZART.

Toutes les conséquences de votre position...

HENRIETTE.

Je les brave... Les intérêts les plus chers exigent ma présence... Mon cœur en ce moment, palpité de crainte et d'espérance ; je ne pense plus à moi , à ma honte , à mes dangers... Je vais revoir ma fille !

TOUS.

Sa fille !

DENIZART.

La bonne volonté est réputée pour le fait. Allez, allez, Henriette ; mais n'oubliez pas que vous avez des amis à Lyon.

LOUISE . *lui donnant une croix d'or.*

Je n'arrêterai plus vos pas... Je conçois votre désir... Emportez mes regrets... et ce souvenir de l'amitié de Louise.

HENRIETTE.

Assez, assez... Ma tête fatiguée par tant d'émotions différentes, est faible... Adieu, adieu, mes bons amis.

( Elle les embrasse tous deux , et va donner quelques marques d'amitié aux femmes de service. — Elle tire de sa bourse quelques petites monnaies, qu'elle donne aux guichetiers. )

CHŒUR.

AIR :

Vraiment not' chagrin est extrême...  
 Vous nous quittez, ah ! quel malheur !  
 Loin de ces lieux où l'on vous aime,  
 Puissiez-vous trouver le bonheur !

DENIZART.

Un destin plus prospère,  
 Pour une tendre mère,  
 Nous sépare de vous.  
 Mais si d'un sort contraire  
 Vous craignez le courroux,  
 Revenez près de nous

TOUS.

Revenez près de nous, etc.

Tout.

## CHŒUR.

Vraiment not' chagrin , etc.

( *Les guichetiers ouvrent la porte du fond , et Henriette sort pendant la dernière reprise du chœur.* )

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE DEUXIEME.

Le Théâtre représente l'atelier de madame Huberdeau. — A la droite de l'acteur, une grande table chargée d'étoffes diverses, et autour de laquelle sont rangées des demoiselles qui travaillent. — Ça et là, des cartons. — Des mesures et des patrons attachés aux murs; quelques sièges, etc. — Deux portes à droite, une à gauche. — Au fond, l'entrée principale.

## SCENE PREMIÈRE.

LISE, NIOBÉE, M<sup>me</sup> HUBERDEAU, ET QUATRE AUTRES  
DEMOISELLES.

( *Elles sont assises et travaillent.* )

CHŒUR.

AIR : *Sous ce riant feuillage.*

De travailler sans cesse,  
Il faut nous dépêcher ;  
On dit qu'c'est la paresse  
Qui donn' envi' d' pêcher.

NIOBÉE.

La vertu m'est bien chère,  
Mais je n' répondrais pas,  
Si je n'avais rien à faire,  
De n' point fair' de faux pas.

CHŒUR.

De travailler, etc.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, *sortant de la porte de droite.*

Mademoiselle Niobée, avez-vous fait porter cette robe de bal qui est prête depuis si long-temps ?

NIOBÉE.

J'ai envoyé Françoise , Madame , mais elle n'a trouvé personne. Le Monsieur qui l'a commandé a été forcé de faire un voyage en Belgique . . . on l'attend d'un moment à l'autre.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Et le manteau de madame Desroches ?

NIOBÉE.

Baptistine y est allée.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Encore Baptistine ? . . . Mais vous savez bien que je ne veux pas que ma fille sorte.

NIOBÉE.

Madame , elle est la plus jeune . . . et puis je l'envoie de préférence , parce qu'elle ne reste jamais long-temps dehors. Il n'y a qu'elle qui ne s'arrête pas à regarder les caricatures.

( Madame Huberdeau donne des ordres à une ouvrière. )

LISE.

Si l'on peut dire cela ! . . . Nous nous y arrêtons donc , nous autres ?

NIOBÉE.

Oui , Mesdemoiselles , vous avez toutes une passion effrénée pour les caricatures.

LISE.

Oh ! mon dieu , non.

NIOBÉE.

Oh ! mon dieu , si.

*Air du Précepteur.*

Mais à les regarder , ma chère ,  
 Quel plaisir pouvez-vous trouver ?  
 Vraiment , si j'étais commissaire ,  
 Je les ferais vite enlever.  
 Pour des demoiselles modestes ,  
 Il est , hélas ! de tous côtés ,  
 Des caricatures trop lestes ,  
 Et des hommes trop effrontés.

LISE.

Oh ! ça , c'est vrai , qu'on ne peut pas s'arrêter une minute ; il y a toujours une foule de jeunes gens . . .

M<sup>me</sup> HUBERDEAU , revenant du fond.

Ecoutez , Niobée ; je ne veux pas que dorénavant Baptistine quitte le magasin.

NIOBÉE , se levant.

Du moment que Madame s'en offusque , on s'y conformera.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Une jeune personne est exposée à faire de mauvaises rencontres , et l'on ne saurait prendre trop de précautions.

NIOBÉE.

C'est à tort , sans doute , que Madame s'inquiète ; votre maison est citée dans tout Paris pour l'adresse du coup de ciseau et la sévérité des mœurs. Baptistine surtout est incapable...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Je le sais. Mais une jeune fille de son âge peut être remarquée...

NIOBÉE.

Ah ! c'est différent. On peut être vertueuse , et se laisser remarquer par les hommes. La nature ne nous a pas donné des charmes pour les mettre dans un tiroir.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Enfin , il suffit que je ne sois pas tranquille.

NIOBÉE.

Après ça... ce que j'en dis n'est pas pour blâmer la prudence de Madame...

*Air du Château perdu.*

Car de tout temps , pour une jeune fille ,  
 Dans ce pays le pavé fut glissant ;  
 Et quand elle est surtout fraîche et gentille ,  
 C'est dangereux !... Dam' ! Paris est si grand !  
 A chaque pas , une rue , un passage ,  
 Vient tout-à-coup pour vous contre-carrer...  
 Ah ! dans Paris , la vertu la plus sage  
 A tout moment risque de s'égarer.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Raison de plus. Ainsi , Niobée , souvenez-vous de ma recommandation.

NIOBÉE.

C'est bien , Madame. Désormais Baptistine restera stationnaire dans le magasin.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Je vais à deux pas , et je vous laisse le soin de la maison.

NIOBÉE.

Elle est en bonnes mains , Madame.

( Madame Huberdeau sort par le fond. )

## SCÈNE II.

LES MÊMES , excepté M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

LISE.

Eh bien , voilà Baptistine qui ne va plus sortir à présent... On a peur qu'elle ne se mouille les pieds.

TOUTES,

C'est vrai.

NIOBÉE, *assise et travaillant.*

Voyons, Mesdemoiselles, pas de médisance, si vous pouvez. Baptistine est une bonne fille.

LISE.

Il est de fait que son caractère est très-social. Elle nous obtient mille petites grâces de madame Huberdeau.

NIOBÉE.

Sans doute. L'autre jour encore, que tu étais allée voir ton cousin, et que tu es rentrée si tard, et que madame Huberdeau était si fort en colère... c'est elle qui a plaidé ta cause.

LISE.

Aussi je ne dis rien... On la choye... tant mieux pour elle.

NIOBÉE.

D'ailleurs, écoutez donc, Mesdemoiselles, une mère est bien maîtresse de sa fille.

LISE.

Ah! sa mère!... Mesdemoiselles, voulez-vous que je vous dise une chose?

NIOBÉE.

Mademoiselle Lise, vous allez encore tenir des propos... j'en suis sûre.

LISE.

D'abord, j'ai toujours eu dans l'idée que madame Huberdeau n'a jamais été mariée, et que Baptistine n'est pas sa fille.

NIOBÉE.

Ah! si on peut... Il faut avouer, Mesdemoiselles, que vous êtes furieusement cancannières.

LISE.

Qui est-ce qui connaît M. Huberdeau?

NIOBÉE.

Puisque Madame est veuve...

LISE.

Ah! oui, veuve... elle ne parle jamais du défunt... Et puis avez-vous remarqué comme elle est aux petits soins pour Baptistine, comme elle a des égards...

NIOBÉE.

C'est bien surprenant de la part d'une mère... c'est qu'elle l'aime beaucoup.

LISE.

Oh! je m'entends... Enfin, on dirait la fille d'une duchesse. Tenez... (*Elles se lèvent toutes et entourent Lise.* je parierais que Baptistine est plutôt la fille de quelque grande dame, qui

aura eu , comme nous y sommes toutes sujettes , un moment d'erreur.

NIOBÉE.

Dieu ! peut-on porter un jugement aussi inconsidéré !

LISE.

Tiens ! qu'est-ce qu'il y aurait là d'extraordinaire ?

NIOBÉE.

Non , que je veuille dire qu'une grande dame ne puisse avoir un moment d'erreur comme une simple couturière . . .

AIR : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

Avec chagrin , je sais bien qu'à la ronde ,  
Sévèrement chacun nous juge , hélas !  
On est vertueux quand on est du grand-monde ,  
On est vicieux , alors qu'on n'en est pas .  
Dans leurs salons que le luxe décore ,  
Bien parquetés , frottés soir et matin ,  
Certainement , on doit glisser encore  
Bien plus souvent que dans un magasin .

LISE.

Ah ! ça , qu'est-ce qu'il y aurait donc d'étonnant quand Baptistine serait ? . . .

NIOBÉE.

Mesdemoiselles , je me flatte d'avoir la confiance de Madame , et si cela était , croyez bien que je saurais tout sans manquer un fil .

LISE.

Eh bien , pour ma part , on ne m'ôtera pas de l'idée . . .

NIOBÉE.

Allons , Mesdemoiselles , en voilà assez la dessus . Surtout pas un mot devant Baptistine . . . Voici du monde , travaillez pour tâcher de réparer le temps perdu .

LISE.

Le temps perdu ! . . . Mais du choc des opinions nait la vérité .

TOUTES , *riant.*

Ah ! du choc des opinions . . .

LISE.

Certainement . . . ( *Montrant Niobée.* ) Et d'ailleurs , c'est toujours elle qui nous fait causer . . . Est-elle injuste , cette Niobée !  
( *Toutes reprennent leurs places , et se mettent à travailler , en reprenant le chœur.* )

CHŒUR.

A travailler sans cesse , etc.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, FAVELET.

FAVELET.

Mesdemoiselles, j'ai bien l'honneur...

NIOBÉE.

Monsieur a quelque commande à faire?...

*( Elle va chercher une chaise qu'elle présente à Favelet. )*

FAVELET, à part, pendant ce mouvement.

Baptistine est sortie... voilà le moment de parler à sa mère.  
*( Haut. )* Je vous remercie, Mademoiselle. Je désire parler à madame Huberdeau.

NIOBÉE. \*

Madame Huberdeau n'est pas là pour l'instant; mais c'est moi qui la remplace, je suis sa première demoiselle. Si Monsieur vient pour une commande, une robe de ville, une robe de bal, une amazone... Je vais lui faire voir des modèles...

FAVELET.

Mademoiselle, je vous remercie...

LISE, bas à celle qui est près d'elle.

Il est bien, ce jeune homme.

NIOBÉE, continuant.

Je vous montrerai tout ce qu'il y a de plus nouveau... La dernière coupe...

*( Elle fait un mouvement vers un carton. )*

LISE, bas.

Vois donc... il a un joli signe... à la joue.

FAVELET, arrêtant Niobée.

Ne prenez pas cette peine... C'est à Madame Huberdeau, c'est à elle-même que je voudrais parler.

NIOBÉE, un peu piquée.

Madame étant sortie, il faut alors que Monsieur prenne la peine de repasser... *( A part. )* Il a l'air joliment fier, ce Monsieur.

FAVELET.

Je reviendrai dans un autre moment...

*( Il se dispose à sortir. )*

RODRIGUES, en dehors.

Que Madame y soit ou non, n'importe. Je viens pour affaire; je suis une pratique.

\* Lise, Favelet, Niobée.

FAVELET, s'arrêtant.

C'est la voix de Rodrigues.

RODRIGUES, entrant.

On n'a pas plus de mal à sortir de la Conciergerie, qu'à entrer...

## SCENE IV.

LISE, NIOBÉE, RODRIGUES, FAVELET.

FAVELET.

C'est lui-même...

RODRIGUES, l'apercevant.

Eh ! parbleu ! c'est Favelet !... Eh ! bonjour donc !... ( *Il lui donne la main.* ) Mesdemoiselles... ( *A Favelet.* ) Que viens-tu faire dans ce magasin ?

FAVELET.

Quand à toi, il n'est pas nécessaire de demander ce qui t'y attire...

NIOBÉE, à Rodrigues.

Monsieur vient, je pense, pour cette robe ?...

RODRIGUES.

Oui. Mademoiselle... pour cette robe destinée à l'innocence, et confectionnée par la beauté.

FAVELET.

Toujours mauvais sujet... Quelque cadeau pour une maîtresse...

RODRIGUES, le poussant.

Qu'est-ce à dire ?... une maîtresse... Du tout, mon ami, c'est une robe de bal, dont je veux faire cadeau à ma sœur.

FAVELET, riant.

Ah !... A ta sœur !... ( *Bas.* ) Mais le la croyais encore en nourrice.

RODRIGUES, le poussant toujours.

Tais-toi donc, imprudent.

FAVELET, bas à Rodrigues.

J'entends. La robe n'est qu'un prétexte, et tu es sans doute ici...

RODRIGUES, bas, indiquant Niobée.

Juste... en voici l'objet... la... la deuxième à ma droite... les yeux noirs et les dents blanches.

NIOBÉE, revenant avec la robe.

Monsieur, voilà. Elle est prête depuis long-temps... on l'avait serrée... afin de lui conserver sa fraîcheur.



RODRIGUES.

Mille remerciemens de vos soins, séduisante industrielle, pour un objet qui a failli, ma foi, vous rester indéfiniment.

NIOBÉE, à part.

Il est charmant, ce jeune homme.

( Elle ôte la robe du carton et l'enveloppe dans des feuilles de papier. )

RODRIGUES.

J'ai vu le moment où grâce à M. le... Oh ! c'est toute une histoire.

FAVELET.

Tu es donc toujours l'homme aux aventures ?

RODRIGUES.

Imagine-toi, mon cher, qu'appelé à Lyon pour les décorations d'un ballet nouveau, j'ai encore failli me brouiller avec la justice, pour je ne sais quelle figure...

FAVELET.

Toujours frondeur !

RODRIGUES.

AIR : *Je suis au mieux.*

Dès que je fais une figure,  
Chacun de s'écrier : ma foi,  
Cette affreuse caricature,  
C'est à s'y méprendre... c'est moi !  
Et pourtant j'y mets du scrupule,  
Je laisse courir mes pinceaux...  
Toujours un portrait ridicule  
Ressemble à vingt originaux.

Mais cette fois j'en ai été quitte pour la peur.

NIOBÉE.

Ah ! tant mieux !

RODRIGUES.

Bien sensible à l'intérêt que vous me... Du reste, mon appartement était déjà préparé en prison. Eh ! mais j'y songe, j'y ai trouvé une personne de ta connaissance...

FAVELET.

En prison !

RODRIGUES.

Sans doute. Quel est l'avocat qui n'a pas là quelques clients ?

FAVELET.

Ma foi, j'ignore...

RODRIGUES.

Oh ! mais cette personne ne se plaint pas de toi, bien au contraire... C'est une certaine Henriette Guillot... une grande !

Tout.

FAVELET.

En effet Je me souviens... il y a dix ans de cela. C'était ma première cause... je la perdis... et pourtant cette malheureuse était innocente, du moins, telle fut ma conviction. Oui, Henriette!... J'ai encore sa figure présente à ma pensée... je vois encore ses larmes...

NIOBÉE, lui présentant la robe.

Monsieur emporte-t-il?...

RODRIGUES.

Vous êtes sûre que cela ira bien? Le dos... les manches... les entourures surtout?...

NIOBÉE.

Monsieur peut être tranquille; elle est faite sur les mesures...

RODRIGUES, lui prenant la taille.

Et la taille, hem!... est-elle faite sur la vôtre?

NIOBÉE, se défendant.

Monsieur, je vous en prie... ( *A part.* ) Ces jeunes gens comme il faut sont d'une hardiesse...

( *Elle va faire la facture.* )

RODRIGUES, badinant toujours.

Comment, de la couture et des mœurs?...

LISE.

Eh! Monsieur, pourquoi pas?

RODRIGUES.

Alors, Mesdemoiselles, vous cumulés.

*Air du vaudeville de Philibert.*

Mon cher ami, je suis sincère,  
Vrai, jusqu'à présent j'avais cru  
Que depuis long-temps, sur la terre,  
Il n'existait plus de vertu.  
Cette erreur, sans doute, me fâche,  
Aussi l'on n'a jamais vu ça,  
En magasin elle se cache...  
Qui diable irait la chercher là!

FAVELET.

Allons, mon cher, tu es en gâité; je te laisse terminer avec ces demoiselles...

RODRIGUES.

Attends-moi, nous sortons ensemble.

NIOBÉE.

Monsieur, voici la facture.

RODRIGUES, donnant quelques pièces d'or.

Voilà... Mais je ne suis pas encore quitte... Pour la peine

que j'ai donné, si ces demoiselles désiraient des billets de spectacle?...

TOUTES, *se levant et l'entourant.*

Ab! Monsieur est bien bon... Très volontiers; ce n'est pas de refus.

RODRIGUES.

Ab! mon dieu! j'en ai tant que j'en veux. Et l'on me trouve tous les jours chez moi, rue du Mont-blanc, N° 23, depuis onze heures du soir jusqu'à six heures du matin.

NIOBÉE, *à part.*

Est-il original!...

RODRIGUES.

J'ai un logement charmant!... le plus beau ciel!... Du vin de Madère... et des biscuits de Rheims de chez Félix... puis des tableaux... oh! des tableaux délicieux!

AIR *à l'air d'une robe légère.*

J'ai fait mettre un Taptale  
Dans ma salle à manger;  
Au boudoir la vestale,  
Auprès du dey d'Alger,  
J'ai placé, sans scrupule,  
L'amour dans mon hucher;  
Mais on trouve un Hercule  
Dans ma chambre à coucher.

(*Bas à Niohée.*)

NIOBÉE.

Et qu'est-ce que ça me fait?... (*Changeant de ton.*) Quant Monsieur aura besoin d'autre chose...

RODRIGUES.

Comment donc, mais j'espère bien... D'abord rien me dit que cette robe conviendra... Je reviendrai peut-être pour les manches, pour la garniture... pour... Que sais-je? je reviendrai peut-être dix fois... (*À part.*) C'est mon passeport.

NIOBÉE.

Enfin, Monsieur, dans d'autres occasions, je vous prie de ne pas oublier la maison.

RODRIGUES.

Oublier!... impossible.

AIR *de la Famille du porteur d'eau.*

Je reviendrai plus d'une fois,  
Comptez sur moi, Mademoiselle.  
D'autant qu'avec plaisir je vois  
Que je suis fort bien avec elle.

(*À Favelet.*)

D'honneur , c'est un objet charmant !  
Elle parle , c'est un peu rude...  
De sagesse et de sentiment.  
Bah ! la vertu , c'est amusant ,  
Quand on n'en a pas l'habitude.

FAVELET.

Puisque madame Huberdeau ne rentre pas , je reviendrai plus tard...

RODRIGUES, *embarrassé de la robe et la présentant à Favelet.*

Tiens ! prends donc un peu ça. Un avocat doit savoir porter la robe.

FAVELET.

Pas celle-là... merci. Mesdemoiselles, je vous salue...

( *Il sort.* )

RODRIGUES.

Attends-moi donc... Ce n'est pas du tout commode à tenir.  
De quoi aurai-je l'air dans la rue?... Favelet ! Favelet !...  
Mesdemoiselles, je suis votre serviteur... Favelet !... écoute donc !...

( *Il froisse le paquet et le met sous sa redingotte, et sort en courant et appelant.* )

## SCENE V.

LISE, NIOBÉE, COUTURIÈRES.

LISE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !... elle sera fraîche en arrivant.

NIOBÉE.

Elle pourra bien être un peu chiffonnée.

LISE.

Il faut avouer que ce jeune homme a bien mauvais ton.

NIOBÉE.

Mademoiselle Lise, vous ne vous y connaissez guères... il est fort bien... une tournure charmante.

LISE.

Est-elle superficielle, cette Niobée.

NIOBÉE.

Il a beaucoup de physique.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> HUBERDEAU.M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Eh! mon dieu! quel est donc cet étourdi qui sort du magasin ?  
il a failli me renverser en passant.

NIOBÉE.

C'est ce jeune homme pour cette robe... Voici le montant  
de.....

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Ah! oui, je sais... (*Elle prend l'argent.*) Eh! Baptistine  
n'est pas encore rentrée ?

NIOBÉE.

Non, Madame.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Comme elle est long-temps!... Je suis d'une inquiétude...

LISE, à part.

N'a-t-elle pas peur qu'on ne l'enlève, sa Baptistine.

NIOBÉE.

On l'aura sans doute fait attendre... Mais on monte l'esca-  
lier... Rassurez-vous, Madame, c'est elle.

## SCÈNE VII.

LISE, NIOBÉE, BAPTISTINE, M<sup>me</sup> HUBERDEAU.M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Ah! te voilà donc enfin.

BAPTISTINE, émue.

Maman... ce n'est pas ma faute. Je suis toute tremblante.

NIOBÉE.

Comme tu es émue, Baptistine, qu'as-tu donc ?

BAPTISTINE.

Moi, rien...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

En effet, tu as l'air bien agité ?

BAPTISTINE.

J'ai monté l'escalier si vite... (*A part, en allant poser son  
carton à gauche.*) J'ai cru qu'il me me suivait. (*Bas à madame  
Huberdeau.*) Maman, ma bonne mère, je voudrais te parler.\*

---

\* Lise, Niobée, madame Huberdeau, Baptistine.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

A moi ?

BAPTISTINE.

Oui.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, à part.

Je voyais bien qu'elle avait quelque chose... ( Haut. ) Mesdemoiselles, vous pouvez quitter.

LISE.

Ah ! tant mieux.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Laissez-nous. Montez dans vos chambres en attendant le dîner.

LISE, à Niobée.

C'est égal, il y a quelque chose.

NIOBÉE.

C'est quelque jeune homme, ma chère, qui lui a offert de parler son carton.

CHŒUR.

AIR : *Mes amis, dépêchons.*

Allons, il faut partir  
Sans tarder davantage ;  
Mais ce soir à l'ouvrage  
Il faudra revenir.

( Elles sortent toutes par le fond. )

## SCÈNE VIII.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU ; BAPTISTINE.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Nous voilà seules, mon enfant.

BAPTISTINE.

Ma bonne mère, tu sais que je n'ai jamais rien eu de caché pour toi.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Ne suis-je pas ta meilleure amie ?... Eh bien ?

BAPTISTINE.

Eh bien, j'ai un secret à te confier.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Un secret !

BAPTISTINE.

Oui.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Parle, mon enfant, parle avec confiance.

BAPTISTINE.

Mais tu me promets de ne pas me gronder... Je crois que j'aime... quelqu'un.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Allons donc ! est-ce possible !

BAPTISTINE.

J'en suis bien sûre... voilà trois jours que je m'interroge.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Eh ! qui peux-tu aimer à ton âge?... si ce n'est ta robe des dimanches ou notre perroquet.

BAPTISTINE.

Ce n'est pas le perroquet... c'est un jeune homme.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Un jeune homme !... Voilà qui devient sérieux. Comptes-tu cela, ma fille.

BAPTISTINE.

As-tu remarqué, lors de la partie de campagne que nous fîmes à Meudon le mois dernier, un beau jeune homme qui revint dans la même voiture que nous ?

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Il y avait, si je m'en souviens, plusieurs jeunes gens ; mais pour moi, mon enfant, ils se ressemblent tous.

BAPTISTINE.

Depuis ce jour, je ne mets pas le pied dans la rue, sans rencontrer celui dont je te parle.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

C'est qu'apparemment il aime beaucoup la promenade.

BAPTISTINE.

Du tout... du tout... il n'épiait ainsi toutes mes démarches, que pour avoir le plaisir de m'apercevoir.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Vraiment !... Mais es-tu sûre ?...

BAPTISTINE.

Puisqu'il me l'a dit.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Il t'a parlé ?...

BAPTISTINE.

Tout-à-l'heure encore... dans la rue...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Et moi qui ne m'étais pas aperçue...

BAPTISTINE.

Tu es fâchée ?

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Au contraire, mon enfant, je suis bien aise que tu m'aies ouvert ton cœur... sans cela, tu ne sais pas à quels dangers une jeune fille est exposée avec un mauvais sujet.

BAPTISTINE.

Tu crois que c'est un mauvais sujet?... que c'est pour me tromper?...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Un homme qui n'a que de bonnes intentions ne prend pas de pareils détours.

BAPTISTINE.

Oh! c'est bien mal de sa part; car je sens là que je l'aimais déjà de tout mon cœur.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Heureusement que je te préviens à temps... A présent, tu pourras le détester tout à ton aise.

BAPTISTINE.

Il avait l'air si honnête...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Je le pense bien... c'est une figure qu'ils prennent comme ça pour abuser les pauvres jeunes filles... Mais il ne manquera pas de chercher un nouveau prétexte pour se rapprocher de toi...

BAPTISTINE.

Je le crois, car il m'a dit que la journée ne se passerait pas...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Oui... Eh bien, qu'il vienne, c'est moi qui le recevrai... Ah! Messieurs, vous croyez qu'on peut me donner le change et me tromper facilement?... Sois tranquille, mon enfant, s'il ose jamais se présenter... ( On frappe à la porte d'entrée. ) Eh bien! qu'est-ce que j'entends?

BAPTISTINE, qui a été voir.

Maman... maman... c'est lui.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

En ce cas, passe dans ta chambre. Je vais le recevoir... comme il le mérite.

BAPTISTINE.

Mon dieu! mon dieu! qu'est-ce qui m'aurait dit que cela devait finir comme ça... Si je pouvais entendre ce que maman va lui dire...

( Madame Huberdeau la fait rentrer et va ouvrir. — Baptistine paraît par intervalles à la porte du premier cabinet de droite. )



## SCENE IX.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, FAVELET.FAVELET, *saluant.*

Madame...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Ah! vous voilà, Monsieur...

FAVELET, *à part.*

Il paraît qu'on m'attendait... Baptistine aura parlé.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Savez-vous, Monsieur, que je vous trouve bien hardi d'oser venir dans une maison...

FAVELET.

Que signifie, Madame?...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Je sais tout, Monsieur, et j'en rougis pour vous. Chercher à séduire une pauvre jeune fille...

FAVELET.

Madame...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Porter le trouble, éveiller les passions dans une âme innocente...

FAVELET.

Daignez m'entendre...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Oh! mon dieu! je sais tout ce que vous allez me dire... Les hommes!... ils s'imaginent que parce qu'une jeune fille est sans fortune, qu'on peut impunément... Ce n'est pas chez moi, Monsieur, que vous trouverez ce qu'il vous faut. Sachez que ma Baptistine est la vertu, la candeur...

FAVELET.

Ah! Madame, combien ce que vous me dites là me fait plaisir... Apprenez que guidé par un sentiment plus noble, que celui que vous me supposez, je viens ici vous demander sa main.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Que dites-vous, Monsieur.

FAVELET.

La vérité.

BAPTISTINE, *à part.*

Est-il possible!...

*Tout.*

6

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Comment, Monsieur?... (*A elle-même.*) Mais ce jeune homme ne s'exprime pas mal du tout... Attendez donc, Monsieur, cela est bien différent. Qui est-ce qui serait allé s'imaginer?... Mais aussi pourquoi donner à une démarche, qui n'a rien que d'honorable pour ma fille, toutes les apparences d'une intrigue?

FAVELET.

J'ai eu tort peut-être, Madame, mais je voulais, avant de vous adresser une demande d'où dépend mon avenir, connaître Baptistine par moi-même... Ce que j'ai vu, ce que j'ai appris m'a déterminé à me présenter. Je me nomme Abel Favelet, je suis avocat, je jouis d'une fortune indépendante, et pourvu que mon choix tombe sur une famille connue, honnête, mon père me laisse libre de disposer de ma main.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Et vous avez jeté les yeux sur une jeune fille sans fortune, une simple ouvrière...

FAVELET.

Votre nom n'est-il pas honorable? Quant à la fortune, j'en ai pour deux.

*Air du vaudeville des Scythes et des Amazones.*

Si Baptistine a peu d'or, de richesse,  
 Elle a des biens qu'on apprécie autant :  
 C'est la vertu, les talens, la sagesse,  
 Ça ne va pas toujours avec l'argent,  
 Et même avec le nom le plus brillant.  
 L'opprobre aussi sous des titres se cache;  
 Qu'importe alors et livrée et blason ?  
 Ce qui vaut mieux, ah ! c'est un nom sans tache !  
 Ça se voit peu dans les grandes maisons. (*bis.*)

Oui, Madame, mon nom, mon état, je mets tout aux pieds de votre fille.

BAPTISTINE.

Mon cœur ne m'avait donc pas trompé ?

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Permettez, Monsieur, que je me remette un peu... J'étais si loin de m'attendre...

FAVELET.

Ah ! dites-moi, Madame, si je puis espérer ?...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Votre démarche ne me laisse aucun doute sur vos bonnes intentions... et votre loyauté exige une pareille franchise de ma part...

FAVELET.

Ainsi vous consentez ?...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

• Avant de vous répondre et de faire naître des espérances qui plus tard pourraient être déçues, je ne dois pas hésiter à vous faire un aveu...

FAVELET.

Eh quoi ! Madame, un autre m'aurait-il prévenu ?...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Baptistine n'a point été insensible à votre amour, Monsieur, je le sais, car la pauvre enfant n'a jamais eu de secret pour moi.

FAVELET.

Quel obstacle pourrait donc s'opposer ?...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Daignez m'écouter. (*Elle présente une chaise à Favelet ; ils s'asseyent tous deux.*) L'intérêt que vous portez à Baptistine me fait une loi de vous révéler un secret qui la concerne.

FAVELET.

Parlez, Madame.

BAPTISTINE, à part.

Que va-t-elle lui dire ?

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Il y a environ dix ans, c'était peu de temps avant la mort de mon mari... nous étions un soir assis à la porte du magasin, lorsque notre attention fut attirée par les cris d'un enfant de quatre à cinq ans qui pleurait à chaudes larmes ; il vint à nous ; ce ne fut pas sans peine que nous fîmes cesser ses pleurs ; il nous apprit la cause de son chagrin. La pauvre enfant s'était égarée, elle avait perdu sa mère. Dans l'espérance qu'on était à sa recherche, nous jugeâmes à propos de la garder près de nous ; mais personne ne vint la réclamer ; seulement, à plusieurs reprises, M. Huberdeau crût apercevoir, dans l'obscurité, une femme qui semblait nous épier, et qui fuyait dès qu'on cherchait à s'en approcher. Toutes nos démarches, pour découvrir la famille de cette enfant, restèrent inutiles ; le seul indice que l'on trouva fut la moitié d'un anneau suspendu au cou de la petite et enveloppé dans un papier, sur lequel on lisait une simple note, annonçant que si jamais les parens pouvaient réclamer leur fille, ils se présenteraient avec l'autre moitié de l'anneau... C'était donc un enfant abandonné ! La petite était jolie, intéressante, elle parut sensible à nos soins, à nos amitiés ; nous n'avions pas d'enfant, elle devint le nôtre... Cette petite, Monsieur, vous l'avez deviné, sans doute...

FAVELET.

C'était Baptistine!...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Vous le voyez, je ne suis pas sa mère.

FAVELET.

Grand dieu!

BAPTISTINE, qui a écouté, et qui s'est peu à peu approchée en témoignant l'émotion la plus vive, jette un cri, et tombe sur un siège.

Ah!!!

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, se levant vivement.

C'est elle!... Malheureuse enfant! elle nous écoutait. Ah! de grâce, Monsieur, aidez-moi à la secourir... que personne ne sache...

FAVELET.

Que viens-je d'apprendre?...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Baptistine, ma fille, reviens à toi.

BAPTISTINE, avec désespoir.

Vous n'êtes pas ma mère!

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

N'en ai-je pas toujours eu pour toi la tendresse?

BAPTISTINE.

Vous n'êtes pas ma mère!

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

T'ai-je jamais donné lieu de t'en apercevoir? et sans cette fatale circonstance, aurais-tu jamais su?...

BAPTISTINE.

Oui, vous sâtes toujours pour moi bonne, indulgente... et pourtant rien ne vous obligeait à aimer la pauvre orpheline... Je n'étais rien pour vous... rien qu'une étrangère.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Jamais nous ne le serons l'un pour l'autre; et maintenant que la nature ne t'en fais plus une loi, aimeras-tu moins celle qui prit soin de ton enfance?

BAPTISTINE.

Ma vie... ma vie toute entière pour payer les bontés dont vous m'avez comblé!

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, à Favelet qui est resté anéanti.

A présent, Monsieur, vous savez tout. Ce que vous venez d'apprendre peut changer votre détermination...

FAVELET.

Jamais! Dieu m'est témoin, Madame, que Mademoiselle,

pour être orpheline, ne m'en est pas moins chère... Oui, Mademoiselle, je sens là que désormais ma destinée est unie à la vôtre.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Ce que vous me dites, Monsieur, me prouve que je puis sans crainte vous confier le sort de ma Baptistine; car je me crois suffisamment autorisée à disposer d'elle... Dix années sans se faire connaître, prouvent assez que le parti pris, de laisser à jamais ignorée la naissance de cette pauvre enfant, est irrévocable.

FAVELET.

J'avais l'approbation de mon père, pour demander et obtenir la fille de madame Huberteau, me refusera-t-il son consentement lorsqu'il saura qu'elle n'est que votre fille adoptive? je ne le pense pas. Mais croyez que je n'épargnerai ni prières, ni supplications, pour obtenir de lui ce mot sans lequel il n'y a plus de bonheur pour moi.

UNE DOMESTIQUE, *entrant.*

Madame... Madame...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Silence.

LA DOMESTIQUE.

Il y a là une dame qui voudrait vous parler en particulier.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Je suis occupée...

LA DOMESTIQUE.

Cette dame dit que c'est pour quelque chose de pressée.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Un instant!

FAVELET.

Adieu, Madame, adieu, Mademoiselle; je vais trouver mon père... je parlerai pour vous... pour moi... Ah! jamais cause n'aura été défendue avec autant de chaleur. Et quel que soit son attachement pour des préjugés, que je respecte sans les partager, croyez-en mon amour, j'espère venir à bout de le fléchir.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU:

Allez, Monsieur, et puisse votre réponse être telle que nous la désirons tous.

AIR : *C'est la Suisse qui paiera.*

Défendez bien vos intérêts,  
Vous réussirez, je l'espère.

FAVELET.

Ah! je le sens là, non, jamais

Je ne plaidai cause si chère !  
Cause si chère !

MAD. HUBERDEAU.

Allons, Monsieur, pour ce débat,  
Préparez bien votre défense,  
Ici, n'est-ce pas votre état ?

FAVELET.

Mais aurais-je assez d'éloquence ?  
Dieu ! donnez-moi de l'éloquence !

ENSEMBLE.

MAD. HUBERDEAU.

Vous connaissez la récompense,  
Tâchez d'être bon avocat.

FAVELET.

Oui, je connais la récompense...  
Puisse-je être bon avocat !

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Tenez, sortez par ici... (*Favelet baise la main de madame Huberdeau, dit adieu à Baptistine, et sort par la porte à gauche.*)  
Toi, mon enfant, passe un instant dans ma chambre, je te rejoindrai tout-à-l'heure... (*À la domestique.*) Faites entrer.

(*Baptistine entre dans la deuxième chambre. — La domestique introduit Henriette et sort.*)

## SCENE X.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, HENRIETTE.

HENRIETTE, à part, en entrant.

Enfin ! me voilà donc sous le même toit que ma fille... je vais donc la revoir !

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Qu'y a-t-il, Madame, pour votre service ?

HENRIETTE.

Pardon, Madame, la fatigue d'un long voyage... une émotion... bien naturelle quand vous en connaîtrez la cause...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Remettez-vous.

HENRIETTE.

Ah ! Madame, que j'embrasse vos genoux...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, surprise et la relevant.

Que faites-vous ?

HENRIETTE.

C'est à vos pieds seulement que je puis vous exprimer ma reconnaissance pour tout ce que je vous dois.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Vous vous trompez sans doute...

HENRIETTE.

Non, Madame. Votre âme généreuse peut oublier le bien qu'elle a fait... mais il est un souvenir dont il ne s'effacera jamais.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Quel service puis-je vous avoir rendu sans vous connaître ?

HENRIETTE.

Quel service!... Le plus grand de tous. La fortune, la vie, ne sont rien en comparaison de ce que vous m'avez conservé.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Je ne vous comprends pas.

HENRIETTE.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Si vous avez de vos bienfaits,  
Madame, perdu la mémoire,  
Dans mon cœur, vous pouvez m'en croire,  
Ils sont gravés, et pour jamais. (bis.)

MAD. HUBERDEAU.

Parlez; quel est donc ce mystère ?  
Ici, votre cœur se méprend.  
Qu'ai-je donc fait ?

HENRIETTE.

Je vous dois tant.

A vos genoux est une mère,  
Dont vous avez sauvé l'enfant.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Eh quoi!...

HENRIETTE.

La pauvre orpheline que vous avez recueillie...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Baptistine!...

HENRIETTE.

Elle est à moi... c'est ma fille!

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Grand dieu!

HENRIETTE.

Oui, je suis sa malheureuse mère. Tenez, tenez, Madame, en voici la preuve... cet anneau...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, *le prenant et le regardant.*  
Il est donc vrai!...

( *Moment de silence. — Madame Huberdeau contemple l'anneau qui semble lui ravir sa fille adoptive. — Henriette se cache la figure dans ses mains.* )

HENRIETTE.

Ah! Madame... forcé de l'abandonner avant qu'elle put me connaître... séparée d'elle, de ma seule consolation sur la terre... depuis dix ans je compte les jours, depuis dix ans je soupire après le moment de l'embrasser... de la presser sur mon cœur!

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Ah! je vous comprends, car je suis mère aussi; et par tout ce que j'éprouve à l'idée de la perdre, je juge de votre impatience à la retrouver.

HENRIETTE.

De grâce...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Vous allez être satisfaite... Elle est là, je vais l'appeler... Mais par pitié, Madame, contenez-vous... laissez-moi le temps de la préparer... Par une circonstance bizarre, c'est tout-à-l'heure seulement qu'elle vient d'apprendre qu'elle n'était que ma fille adoptive...

HENRIETTE.

Je me contendrai, Madame... je cacherai mes larmes... Mais que je voie ma fille!

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, *ouvrant la porte à sa droite.*  
Baptistine!... viens, viens, j'ai à te parler.

## SCENE XI.

BAPTISTINE, M<sup>me</sup> HUBERDEAU, HENRIETTE.

HENRIETTE, *à part.*

La voilà... c'est elle... mon cœur la reconnaît.

BAPTISTINE.

Quelle est cette dame?

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Elle n'est pas de trop pour ce que j'ai à t'apprendre.

BAPTISTINE.

Comme tu es émue!... A quel nouveau malheur faut-il donc m'attendre?



M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Des malheurs !... Non , mon enfant , il n'en est plus... pour toi. Je n'ai que d'heureuses nouvelles à t'annoncer.

BAPTISTINE.

Que veux-tu dire ?

HENRIETTE , à part.

Quelle est belle , ma fille !

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Jusqu'ici je suis la personne que tu as le plus aimé...

BAPTISTINE , se jetant dans ses bras.

Ah !

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Je n'aurais pas désiré plus d'amour dans l'enfant qui m'aurait dû la vie.

BAPTISTINE

Pourquoi n'es-tu pas ma mère !

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Le sort ne l'a pas voulu.

BAPTISTINE.

Hélas !

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Mais dis-moi... Tu n'as jamais éprouvé à l'aspect d'une personne inconnue... une impression involontaire?... tu ne t'es jamais senti comme attirée vers elle... par un instinct secret ?

BAPTISTINE.

O mon dieu ! me voilà toute émue.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Tiens... (*Lui montrant Henriette.*) regarde... livre-toi sans crainte à ce que tu éprouves.

*Air de l'Angelus.*

Vois cette dame , mon enfant ,  
Qui te regarde avec ivresse ,  
Vois son air bon et suppliant ,  
Ses yeux où brille la tendresse.

BAPTISTINE.

D'où vient le trouble qui m'opresse ?

MAD. HUBERDEAU.

Ce trouble ne te dit-il pas  
Que ce n'est point une étrangère ?

BAPTISTINE.

Vers elle qui conduit mes pas ?

Tout.

7

MAD. HUBERDEAU.

Vois comme elle te tend les bras.  
Ton cœur te l'a dit...

BAPTISTINE, *courant à Henriette.*

C'est ma mère!

HENRIETTE.

Ma fille!... \*

BAPTISTINE.

Ma mère!... Ah! j'en aurai donc deux à chérir! Mon cœur  
suffira-t-il à tant de bonheur?

HENRIETTE.

Chère enfant! je te vois... c'est toi... je te tiens dans mes  
bras... je te presse sur mon cœur... je te couvre de mes  
baisers!...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Jouissez du bonheur de vous revoir... que ma présence  
n'arrête pas de si doux épanchemens... Madame, je vous ai  
conservé votre fille... à votre tour, conservez-moi sa ten-  
dresse.

BAPTISTINE.

Ah! toujours!

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, *à Baptistine.*

Le retour de ta mère semble lever le seul obstacle qui s'op-  
posait à ton bonheur... il applanit toutes les difficultés... Vois  
combien de joie peut remplir ton cœur. Je cours m'occuper de  
toi; si j'en crois mes pressentimens, j'apporterai de bonnes  
nouvelles.

( Elle sort. )

## SCENE XII.

BAPTISTINE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Que veut-elle dire?

BAPTISTINE.

Ah! Madame!...

HENRIETTE.

Madame!... Dis ma mère... Il y a si long-temps que je n'ai  
entendu ce nom.

BAPTISTINE.

Ma bonne mère, tu ne peux comprendre tout l'excès de ma  
joie.

HENRIETTE.

Dis, dis-moi tout.

---

\* Madame Huberdeau, Baptistine, Henriette.

BAPTISTINE.

Jusqu'ici, pauvre et orpheline, qui, excepté cette bonne madame Huberdeau, aurait pu s'intéresser à mon sort?

HENRIETTE.

Comment ne pas être touché de ta jeunesse, de ta candeur?...

BAPTISTINE.

Hélas! cela ne suffit donc pas toujours?... Il s'était présenté pour moi un parti brillant, avantageux... je l'aimais...

HENRIETTE.

Est-il possible!

BAPTISTINE.

Mais quand il a su que je n'étais pas la fille de madame Huberdeau...

HENRIETTE.

Eh quoi! il t'a refusé?...

BAPTISTINE.

Mais maintenant il n'aura plus ma naissance à me reprocher.

HENRIETTE, à part.

Ciel!

BAPTISTINE.

Je pourrai lui dire : j'ai une mère... la voilà...

HENRIETTE, à part.

Pauvre enfant! je ne suis donc ici que pour son malheur!

BAPTISTINE.

S'il me repousse... eh bien! tu seras là pour me plaindre, me consoler...

HENRIETTE.

Ma fille!

BAPTISTINE.

Mais non... je ne crains rien... il m'épousera, car il m'aime bien... il me l'a dit.

HENRIETTE, à part.

Etre forcée de détruire toutes ses illusions! (*Haut.*) Ma Baptistine, tu es bien jeune encore... jusqu'alors tu n'avais connu de la vie que les plaisirs...

BAPTISTINE.

Ah! mon dieu! je tremble...

HENRIETTE.

Mais ainsi que tu viens de l'éprouver, les peines arrivent sans qu'on y pense... et tu sauras peut-être bientôt que lorsque l'on croit toucher au bonheur il est quelquefois bien loin de nous.

BAPTISTINE

Je ne te comprends pas.

HENRIETTE.

Ma fille, tu n'as pas encore eu le temps de connaître le cœur de ta mère... mais tu ne doutes pas de ma tendresse.

BAPTISTINE.

Peux-tu le craindre ?

HENRIETTE.

Et cependant si je te disais : Celui que tu as choisi, et avec qui je voudrais te voir heureuse, il faudra peut-être l'oublier.

BAPTISTINE.

L'oublier!... Ah! maman, c'est impossible!

HENRIETTE.

Ce mariage, l'objet de tous tes vœux, il faudra y renoncer

BAPTISTINE.

Oh! non, ne me le dites pas... Vous voulez m'éprouver, n'est-il pas vrai ?

HENRIETTE.

Du courage, mon enfant.

BAPTISTINE.

Ecoute, maman... On vient... c'est lui, peut-être...

## SCENE XIII.

LES MÊMES, NIOBÉE, LISE, LES COUTURIÈRES.

CHŒUR.

*Air du Marché de la Muette.*

Quel singulier événement !  
Ah! reçois notre compliment,  
Sur le bonheur qui dans ce jour  
Rend une mère à ton amour.

LISE, à Niobée.

J'avais donc raison ce matin.

NIOBÉE.

Mais tout va s'éclaircir enfin.

LISE.

Elle a deux mères maintenant,  
C'est au père que je l'attends.

TOUTES.

Quel singulier événement, etc.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> HUBERDEAU, FAVELET.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, *accourant.*  
Le voici ! le voici !

FAVELET.  
Baptistine, où est-elle ?

BAPTISTINE.  
Ah ! maman, c'est lui !

HENRIETTE, *dans le plus grand trouble.*  
Que faire ? \*

FAVELET.

AIR : *Fragment de la Gazza Ladra.*

Auprès de vous  
Le bonheur me ramène ;  
Eh quoi ! pour nous,  
Désormais plus de peine.  
Pour moi, le destin plus propice,  
A pris pitié de mon supplice,  
Rendant une mère à vos vœux.

HENRIETTE.

Eh quoi ! renverser l'édifice  
De son bonheur !... Ah ! quel supplice !  
Est-il un destin plus affreux !

ENSEMBLE.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

M'en séparer !... Ah ! quel supplice !  
Mais au prix de ce sacrifice  
Puissent tous ces jours être heureux.

BAPTISTINE, *conduisant Favelet à sa mère.*

C'est mon époux.

Tiens, maman, j'en suis fière.

FAVELET, *saluant.*

Madame... ( *La reconnaissant.* ) Vous !  
Quoi ! vous êtes sa mère !...

HENRIETTE.

( *Parlé.* ) Monsieur Favelet !

FAVELET.

Henriette !

HENRIETTE.

Malheureuse ! que suis-je venue faire ici !... ( *Tableau.* )

\* Lise, Niobée, Favelet, Baptistine, madame Huberdeau, Henriette.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, RODRIGUES.

RODRIGUES, *de la porte.*

Je vous dérange peut-être...

FAVELET.

Rodrigues!... il la connaît!... Ah! qu'il ignore... (*Il court à lui.*) Ah! mon mariage est rompu pour jamais! (*A Baptistine.*) Adieu, adieu, Baptistine!

TOUT LE MONDE.

Que dit-il?

HENRIETTE.

C'en est fait!

BAPTISTINE.

Il m'abandonne!

REPRISE DU CHŒUR.

FAVELET.

Ah! c'en est fait, plus d'espérance!  
Plus de bonheur, plus d'alliance,  
Plus rien de commun entre nous.

Un sort contraire,  
Dans sa colère,

M'accable ici du poids de son courroux!

BAPTISTINE, MAD. HUBERTEAU, NIOBÉE, LISE, etc., etc.

Ici qui le trouble et l'offense?

Pourquoi rompre cette alliance?

D'où peut venir tout son courroux?

C'est un mystère.

Quel sort contraire

Vient aujourd'hui briser un nœud si doux?

HENRIETTE.

C'est moi qui le trouble et l'offense;

Il veut rompre cette alliance,

Rien n'arrêtera son courroux.

Plus de mystère,

Un sort contraire

Vient aujourd'hui briser des nœuds si doux.

(*Lise et Niobée soutiennent Baptistine. — Madame Huberdeau marque sa surprise. — Favelet entraîne Rodrigues. — Henriette est tombée sur un siège.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

---



---

## ACTE TROISIEME.

Le Théâtre représente une chambre chez madame Huberdeau, — Au fond, trois croisées donnant sur la rue. — A gauche, un portemanteau auquel sont attachées plusieurs robes terminées. — Au fond, une causeuse. — Quelque fauteuils, un guéridon en acajou, sur lequel est du papier et un encrier. — Les entrées et les sorties se font de gauche et de droite.

---

### SCENE PREMIÈRE.

RODRIGUES, NIOBÉE.

RODRIGUES, *poursuivant Niobée.*

Vous avez beau faire, charmante Niobée, vous ne m'échapperez pas. Il faut absolument que vous m'écoutez.

NIOBÉE.

Quelle imprudence!... Pénétrer jusques dans le salon de madame Huberdeau.

RODRIGUES.

Madame Huberdeau est sortie.

NIOBÉE.

*Air de Mariane.*

Ignorez-vous que Baptistine  
Repose en cet appartement ?

RODRIGUES.

Toujours malade, et j'imagine  
Ne peut nous surprendre à présent.

NIOBÉE.

Ces demoiselles...

RODRIGUES.

Que craindre d'elles ?

Au magasin  
Elles sont ce matin.

NIOBÉE.

Une voisine,

A la sourdine,  
Vous aura vu...

RODRIGUES.

Je passe inaperçu.

NIOBÉE.

Mais le portier...

RODRIGUES.

Etre farouche

Que l'argent seul peut attendrir,  
J'ai su le forcer à m'ouvrir,  
En lui fermant la bouche.

J'ai donné la pièce au portier, ainsi je suis en règle.

NIOBÉE.

C'est égal, quelqu'un peut venir d'un moment à l'autre....  
Que penserait-on de moi?

RODRIGUES.

O mon dieu, je pars à l'instant; tout cela dépend de vous. Je ne demande que deux choses : votre jolie main dans la mienne, et un petit mot... un petit mot de trois lettres... C'est bientôt dit, *oui*... alors je me sauve, et j'emporte mon bonheur.

NIOBÉE.

Vous n'emporterez rien du tout, et vous sortirez.

RODRIGUES.

Oh non ! je suis entré.

NIOBÉE.

Mais vous voulez donc me perdre ?

RODRIGUES.

Vous perdre !..... Bien loin de ça, puisque je ne veux pas vous quitter.

NIOBÉE.

Quand je vous le disais. Voici quelqu'un.

RODRIGUES.

Cela m'est égal.

NIOBÉE.

Oui, à vous, mais à moi... Cachez-vous, au moins.

RODRIGUES, *traversant*.

Dans la chambre de Baptistine ?

NIOBÉE, *le retenant*.

Eh non !... Tenez, derrière ces robes... Et prenez garde, je vous en prie, aux garnitures.

RODRIGUES.

C'est la première fois que Rodrigues se cache. (*Il se cache derrière les robes, sa tête passe.*) Mais dépêchez-vous de me rendre la liberté, ou je ne réponds pas de moi; je parlerai.



## SCÈNE II.

LISE, NIOBÉE, RODRIGUES, *caché.*RODRIGUES, *derrière les robes.*

Oh! c'est la petite Lise.

NIOBÉE, *lui faisant signe.*

Taisez-vous donc,

LISE.

Oh! mon dieu! qu'est-ce que tu as donc, Niobée, comme tu es rouge?

NIOBÉE.

Moi!

LISE.

Que faisais-tu donc ici?

NIOBÉE.

Je rangeais... Mais toi-même, qu'y venais-tu chercher?

LISE.

L'atelier est rempli de monde, j'en profite pour venir poser cette garniture à la robe qui est là.

*( Elle indique le porte-manteau. )*

RODRIGUES.

Me voilà pris.

NIOBÉE, *l'arrêtant vivement.*

Lise! \*

LISE.

Qu'as-tu donc?

NIOBÉE.

Rien, c'est que...

LISE.

Eh bien! laisse-moi donc poser ma garniture.

*( Elle fait un pas. )*

NIOBÉE.

Attends un instant... *( A part. )* Allons, elle va le voir, il vaut mieux tout lui dire. *( Haut. )* Écoute, Lise, tu as toujours été mon amie, j'ai confiance en toi; et si l'on te faisait part d'un secret, tu n'en abuserais pas, j'en suis sûre?LISE, *à part.*Où veut-elle en venir? *( Haut. )* Explique-toi.

NIOBÉE.

Je veux que tu sois la première à apprendre une nouvelle qui me concerne.

\* Niobée, Lise, Rodrigues.

LISE.

Quoi donc ?

NIOBÉE.

Bientôt peut-être je vais me marier.

LISE.

Ah!!!

RODRIGUES, à part.

Compte là-dessus.

NIOBÉE.

Oui, ma chère ; un jeune homme que tu as vu plusieurs fois venir au magasin, M. Rodrigues, m'a fait des propositions.

LISE.

De mariage ?

NIOBÉE, offensée.

Sans doute.

LISE.

Et qu'est-ce qu'il fait, ton M. Rodrigues ?

NIOBÉE.

Comment donc... Il est artiste... Il travaille chez M. Cicéri, le décorateur de l'Opéra... Il ira loin. Il a écrit à son pays, pour avoir ses papiers.

RODRIGUES, à part.

En voilà une fameuse.

NIOBÉE.

Et aujourd'hui même, ici, je dois avoir une entrevue avec lui.

LISE.

Comment, tu n'en es que là?... Ah! j'ai eu tant d'entrevues qui ne m'ont menées à rien... Tiens! si j'ai un conseil à te donner, c'est de t'en méfier... C'est surtout de ne pas le recevoir seule.

NIOBÉE, à part.

Ah! que j'ai bien fait de ne pas lui dire... (Haut.) Mademoiselle, vos recommandations sont superflues, je connais trop bien mes devoirs...

RODRIGUES, se montrant.

Ah ça! est-ce que vous en avez encore pour long-temps ?

NIOBÉE.

Imprudent!

LISE, riant.

Ah! ah! ah! (Contrefaisant Niobée.) Je connais trop bien mes devoirs...

RODRIGUES, en scène.\*

Et au fait, pourquoi dissimuler devant Mademoiselle? croyez-

\* Niobée, Rodrigues, Lise.

vous son cœur inaccessible aux sentimens , aux passions ?... Ne faut-il pas que tôt ou tard elle sache que je vous aime , que je vous adore ?

NIOBÉE.

Monsieur...

RODRIGUES.

Oui , Niobée , vous ne me sortez pas de la tête ; mon travail s'en ressent. Vos traits charmans sont sur toutes les décorations de l'Opéra... on s'en plaint. Que voulez-vous , c'est plus fort que moi. Si j'ai une déesse à peindre... Niobée ; une vestale... Niobée. Ça n'a pas le sens commun , je le sais... mais enfin...

LISE.

Dieu ! quelles phrases. Est-il charlatan , son Rodrigues.

NIOBÉE.

Tout cela est fort bien , mais je ne me fie pas aux beaux discours.

RODRIGUES.

Comment pouvez-vous croire...

NIOBÉE.

Eh ! mon dieu ! qui paraissait plus amoureux , plus sincère que votre ami , M. Favelet ?

LISE.

C'est vrai que j'y aurais été prise , parole d'honneur.

NIOBÉE.

Et pourtant , sans expliquer à personne les motifs de sa conduite , il a abandonné la pauvre Baptistine.

RODRIGUES.

Favelet ! Favelet !... Parlons de nous.

LISE.

Et depuis huit jours qu'elle est là mourante , a-t-il daigné s'informer d'elle , autrement que par son domestique ?

RODRIGUES.

Sans doute , il a des raisons...

NIOBÉE.

Quelles sont-elles , alors ?

RODRIGUES.

Je l'ignore. J'ai voulu l'interroger une fois , mais il m'a répondu de manière à m'ôter l'envie de renouveler mes questions.

NIOBÉE.

Si ce n'est point par inconstance , il faut alors que M. Favelet ait découvert , sur le compte de Baptistine , des choses...

LISE.

On ne m'ôtera pas de l'idée que l'arrivée de la mère est pour beaucoup dans tout cela.

RODRIGUES.

Vous pensez...

NIOBÉE.

C'est toujours très fâcheux pour Baptistine, car sans doute, après une scène comme celle-là, madame Huberdeau ne la gardera pas chez elle.

RODRIGUES.

Vous pourriez croire...

LISE.

Cette maison est honnête... et bien certainement madame Huberdeau, pour conserver l'estime dont elle jouit, se fera un devoir...

RODRIGUES.

Ah! et que deviendra cette pauvre enfant?

NIOBÉE.

N'allez-vous pas vous y intéresser?

RODRIGUES.

Je m'intéresse à l'infortune et au malheur... Et bien certainement que si Favelet savait que les choses peuvent être poussées jusques-là... Oh! je vais l'en instruire, et au risque de lui déplaire, il va savoir... Ah ça! mais Niobée, nous nous occupons des autres, quand nous avons mille choses à nous dire... mille projets à former.

NIOBÉE.

Je vous l'ai déjà dit, Monsieur, si vos intentions sont honnêtes, adressez-vous à madame Huberdeau.

RODRIGUES, *à part.*

C'est ça, elle y tient... (*Haut.*) Mais le puis-je, avant d'avoir reçu mes papiers... vous savez?

NIOBÉE.

Oui, je sais qu'ils n'arrivent jamais.

LISE, *à part.*

Il y a peut-être de bonnes raisons pour cela.

NIOBÉE.

Tenez, j'entends madame Huberdeau, parlez-lui. Je ne peux pas mieux dire.

RODRIGUES, *effrayé.*

Comment, parlez-lui... parlez-lui... Je n'y suis pas préparé... Vous croyez que cela se fait comme ça... (*À part.*) Diable! ce ne serait pas là mon compte.

LISE, *qui a été voir.*

Oui, la voici... mais elle n'est pas seule.

RODRIGUES.

Elle n'est pas seule... Ah ! tant pis... Si elle eût été seule, pour vous plaire, belle amie, j'aurais risqué... Mais elle n'est pas seule.

NIOBÉR.

Alors plus tard...

RODRIGUES.

Oui, demain... après-demain... ( *A part.* ) J'aurai de la peine à esquiver le contrat.

AIR : *Allons, parlons.*

Partons bien vite et sans perdre un instant.

NIOBÉE.

Croyez, Monsieur, que l'aveu de ma flamme  
N'attend ici que l'ordre de Madame.

RODRIGUES.

( *A part.* ) Ah ! ton amour est vraiment complaisant.  
Eh quoi ! toujours à partir préparé,  
On prendrait, la chose est certaine,  
Son cœur naïf pour un accéléré  
De Saint Germain ou de Vincennes.

ENSEMBLE.

RODRIGUES.

Partons bien vite et sans perdre un instant.  
Ah ! c'est charmant ! si l'aveu de sa flamme  
N'attend ici que l'ordre de Madame,  
C'est un amour vraiment très-complaisant.

NIOBÉE et LISE.

Partez bien vite et sans perdre un instant ;  
Mais croyez bien que l'aveu de <sup>sa</sup> flamme  
N'attend ici que l'ordre de Madame  
Pour correspondre à votre sentiment.

( *Rodrigues sort par la porte à droite* )

### SCENE III.

LISE, NIOBÉE, M<sup>me</sup> HUBERDEAU, BAPTISTINE,  
HENRIETTE.

( *Baptistine est pâle, faible ; elle est en peignoir.* )

LISE.

C'est la pauvre Baptistine.

NIOBÉE.

Sa mère et madame Huberdeau la soutiennent.

LISE.

Comme elle est pâle !

HENRIETTE.

Allons, mon enfant, appuies-toi sur nous.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Mesdemoiselles, approchez cette causeuse.

( *On assied Baptistine. — Elle respire des sels.* )

NIOBÉE, lui prenant la main.

Bonjour, Baptistine.

LISE, de même.

Tu vas mieux, n'est-ce pas ?

BAPTISTINE.

Merci... merci... mes bonnes amies...

NIOBÉE.

Bientôt, il faut l'espérer, tu souffriras moins.

BAPTISTINE.

Bientôt... oui, bientôt, je ne souffrirai plus.

HENRIETTE.

Allons, ma fille, un peu de courage.

BAPTISTINE.

Du courage !... J'en ai, maman... Vous voyez, je ne pleure pas.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Mieux vaudrait pleurer, que de garder tous tes chagrins au fond de ton cœur, Les larmes, vois-tu, sont encore plus amères quand on les retient.

BAPTISTINE.

Il est vrai.

HENRIETTE.

De la confiance. Parle-nous de tes peines.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Tâches de l'oublier.

BAPTISTINE.

Le cœur n'oublie jamais.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Eloignes de toi ces tristes pensées.

BAPTISTINE.

S'il savait ce que je souffre... s'il apprenait que je vais mourir ; il reviendrait, n'est-ce pas ?

HENRIETTE.

Que lui répondre ?

BAPTISTINE.

Car je ne lui ai rien fait pour qu'il m'abandonne , me méprise.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Pauvre petite.

BAPTISTINE.

Qu'il est cruel!... qu'il est méchant !

*Air de l'Ermitte de Saint-Avel.*

Ah ! si trop l'aimer est un crime ,  
Je suis coupable , et dois m'en accuser ;  
Quand par sa faute , hélas ! je suis victime ,  
N'est-ce donc pas à lui de m'excuser ?  
En vain je cherche à le comprendre ;  
Mais puisqu'il reprend ses sermens ,  
Ah ! du moins il devrait me rendre  
Le bonheur de mes premiers ans.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Comme elle est émue !

HENRIETTE.

Ses forces sont épuisées.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Un moment de calme , semble succéder à cette vive émotion.

NIOBÉE.

Ses paupières se ferment.

HENRIETTE.

Elle s'endort.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Mesdemoiselles , retirez-vous bien doucement.

HENRIETTE , *considérant sa fille , déjà endormie.*

Puisse un instant de sommeil apporter quelques consolations à tes peines.

( *Niobée et Lise sont sorties avec précaution , après avoir placé sur Baptistine un morceau de mousseline brodée , qui fait rideau et la cache en partie.* )

## SCÈNE IV.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU , BAPTISTINE , HENRIETTE.

HENRIETTE , *près de sa fille.*

Pauvre enfant !

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Il y a huit jours , si gaie , si heureuse.

HENRIETTE.

Et c'est moi, moi, sa mère, qui suis cause...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Madame, nous sommes seules; Baptistine dort, et ne peut nous entendre...

HENRIETTE, à part. \*

Ah! que va-t-elle me demander?

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

J'ai attendu une confiance à laquelle les soins que j'ai donné à Baptistine, depuis son enfance, semblait me donner quelques droits...

HENRIETTE.

Madame...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Jusqu'ici j'ai respecté votre secret, mais l'honneur de ma maison veut que je sache tout. Cet événement fait du bruit; les conséquences que l'on peut en tirer sur le compte même de votre fille, m'obligeraient...

HENRIETTE.

Quoi, Madame, vous pensez que la réputation de Baptistine.....

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Oui, cet éclat... cette rupture...

HENRIETTE.

Vous saurez tout, Madame. Pour justifier ma fille, je ne craindrai pas de rougir devant vous.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

De grâce, parlez plus bas, je vous en prie.

HENRIETTE.

Oui, car il faut qu'elle ignore toujours ce que je vais vous apprendre; gardez-vous de ne jamais lui révéler. Elle regretterait de me devoir la vie.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Comptez sur ma discrétion.

HENRIETTE, se jetant à ses pieds.

Avant tout, promettez-moi de l'aimer toujours; d'être toujours sa seconde mère!...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Vous m'effrayez, Madame; quel affreux secret allez-vous donc m'apprendre?... Qui donc êtes-vous?...

\* Madame Huberdeau, Henriette, Baptistine.



HENRIETTE, à demi-voix, et partageant ses regards entre madame Huberdeau et sa fille.

Une infortunée, flétrie par le jugement des hommes, et qui depuis dix ans traîne dans les fers sa malheureuse existence.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, reculant avec un peu d'effroi.

Quoi! vous fûtes condamnée?

HENRIETTE.

Ah! Madame, ne faites pas retomber sur Baptistine, le déshonneur de sa mère.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Condamnée!

HENRIETTE.

Comme coupable d'une action infâme, d'un vol!

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Malheureuse!

HENRIETTE.

Ils m'ont flétrie. J'étais innocente, j'en atteste mes larmes.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Je vous crois... j'ai besoin de vous croire.

HENRIETTE.

Ah! Madame...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Tout s'explique. Sans doute M. Favelet...

HENRIETTE.

Fut mon défenseur... Malgré son zèle et son talent, traînée dans le séjour du crime et de l'infamie, mes maux n'étaient pas encore à leur terme; ma fille allait être heureuse, et par ma seule présence... (On frappe à droite.)

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Paix!

NIOBÉE, en dehors, à demi-voix.

Madame, Madame...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

C'est Niobée!

## SCÈNE V.

LES MÊMES, NIOBÉE.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Qu'est-ce?

NIOBÉE, à madame Huberdeau, et toujours à demi-voix.

Bonne nouvelle! bonne nouvelle!... M. Favelet est là qui demande à vous parler en particulier.

Tout.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

M. Favelet!

HENRIETTE.

Quel motif peut le ramener ?

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Nous le saurons bientôt... Faites entrer M. Favelet.

HENRIETTE.

Ici!...

NIOBÉE.

Près de Baptistine ?

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Oui, ici même.

HENRIETTE.

Mais ne craignez-vous pas...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Rassurez-vous. Je conçois un projet...

NIOBÉE.

Je vais le chercher.

( Elle sort. )

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Soyez sans inquiétude... Quel que soit le but qui le ramène, la vue de Baptistine ne peut que... J'augure bien de cette entrevue. Retirez-vous un instant.

HENRIETTE.

Je me fie à vous... Mais avant de vous quitter, un mot seulement... Baptistine...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Sera toujours ma fille... On n'oublie pas en un instant dix années de tendresse.

( Henriette se jette sur les mains de madame Huberdeau, qu'elle baise avec effusion, et sort. )

## SCENE VI.

FAVELET, M<sup>me</sup> HUBERDEAU, BAPTISTINE, endormie.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Quoi, c'est vous, Monsieur ?

FAVELET.

Ma présence dans cette maison a lieu de vous surprendre, Madame, je le conçois.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Il est vrai que la manière dont vous l'avez quittée...

FAVELET

Vous m'excuseriez, Madame, si vous connaissiez les motifs...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Je les connais, Monsieur... Madame Caillot m'a tout dit.

FAVELET.

Quoi! vous savez...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

N'ai-je point fait assez pour mériter sa confiance? . . . Oui, je connais son affreuse position... Qui peut donc vous ramener ici?...

FAVELET.

Le vif intérêt que je porte à la malheureuse Baptistine.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Expliquez-vous, Monsieur.

FAVELET.

La fatalité!... Un préjugé cruel, que tout mon amour et tout mon désespoir n'ont pu vaincre, m'interdisent à jamais le bonheur de la nommer mon épouse.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Eh bien ?

FAVELET.

Mais ce n'en est pas moins une consolation, un devoir pour moi, de veiller sur elle, d'assurer son avenir. Celle qui a dû porter mon nom, doit être pour jamais à l'abri du besoin.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Que prétendez-vous faire ?

FAVELET.

Vous prier d'accepter pour elle ce contrat de rente.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Gardez, Monsieur, gardez vos bienfaits.

FAVELET.

Quoi! vous me refusez...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

La pauvre enfant!...

FAVELET.

Madame, de grâce...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Hélas! tout ce que vous pourriez faire, serait maintenant inutile.

FAVELET.

Que voulez-vous dire ?

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Bientôt... l'infortunés...

FAVELET.

Serait-il possible... Quoi! Baptistine...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Les secours de l'art ont pu vaincre la fièvre ardente qui la dévorait... mais un mal, dont le siège est là... use ses forces, et l'entraîne chaque jour vers le tombeau.

FAVELET.

Que m'apprenez-vous?

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Et je ne puis vous le cacher, Monsieur; vous êtes la cause de tant de malheur.

FAVELET.

Baptistine!... Ah! Madame... que je la voye... que je lui parle...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Vous voulez la voir..... Eh bien! tenez, Monsieur, là voilà.

( Elle remonte la scène, et lève le voile qui cachait Baptistine. )

FAVELET.

Grand dieu!...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Oui, Monsieur, c'est elle qui meurt pour vous.

FAVELET.

Madame...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Silence... Elle s'éveille... Eloignez-vous, Monsieur, votre présence ne lui a déjà été que trop funeste.

FAVELET.

De grâce, laissez-moi...

BAPTISTINE, s'éveillant.

Où suis-je?... J'ai cru entendre sa voix..... Ah! c'est un rêve... ( Elle porte ses yeux autour d'elle, et aperçoit Favelet. )  
Mais non...

*Air de la Clochette.*

C'est Abel que je vois,  
Oui, c'est celui que j'aime;  
Mon bonheur est extrême,  
J'ai reconnu sa voix.

FAVELET.

Grand dieu! combien elle est changée!

MAD. HUBERDEAU.

Ma chère enfant, reviens à toi.

BAPTISTINE.

Je sens mon âme partagée  
Entre le bonheur et l'effroi.

MAD. HUBERDEAU, à part.

Hélas ! c'est en vain qu'elle espère !  
Pourtant je l'ai vu tressaillir.

BAPTISTINE.

Je sens mes forces défaillir ;  
Soutenez-moi , ma bonne mère.

ENSEMBLE.

MAD. HUBERDEAU.

La voici ; croyez-moi ,  
Partez à l'instant même ;  
De celle qui vous aime  
N'augmentez pas l'effroi.

FAVELET.

La voici , je la vois ,  
Quelle pâleur extrême !  
Près de celle que j'aime ,  
D'où vient donc mon effroi ?

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Eloignez-vous, Monsieur, je vous en conjure. Voulez-vous  
hâter le moment de sa mort ?

FAVELET, *la considérant.*

Baptistine...

BAPTISTINE.

Qu'il reste... Avant de le quitter pour toujours... il faut  
que je lui parle... seule.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Dans l'état où tu te trouves ?

BAPTISTINE.

Ne craignez rien... J'ai du courage.

FAVELET.

Je me joins à elle, Madame, pour obtenir cette grâce.

BAPTISTINE, *suppliante.*

Maman...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Je me retire... (*Elle regarde Baptistine, puis vient à Fave-*  
*let.*) Ah ! Monsieur...

FAVELET.

Fiez-vous à ma prudence.

## SCÈNE VII.

FAVELET, BAPTISTINE.

BAPTISTINE.

Abel!

FAVELET.

Vous devez bien me haïr!

BAPTISTINE.

Vous haïr !... Jamais.

FAVELET.

Combien j'ai dû vous paraître coupable ?

BAPTISTINE, *se levant.*

Oui, bien coupable ! Mais à présent que je vous vois, je crois que vous n'avez jamais cessé de m'aimer.

FAVELET.

Ah ! croyez-le.

BAPTISTINE.

Eh bien, Monsieur, j'oublierai tout, je pardonnerai votre cruel abandon, si vous voulez m'en dire la cause.

FAVELET, *avec effroi.*

Que me demandez-vous, Baptistine !

BAPTISTINE, *suppliante.*

Allons, dites... dites à votre amie...

FAVELET.

Je ne le puis. Pour votre repos, vous devez l'ignorer toujours... Gardez-vous surtout d'adresser à ce sujet une seule question à votre mère.

BAPTISTINE.

A ma mère!...

FAVELET.

C'est la mort que vous lui donneriez.

BAPTISTINE.

La mort!... Je me tairai, Monsieur, je me tairai ; je respecterai ce secret.

FAVELET.

Qu'il vous suffise de savoir qu'il élève entre vous et moi une barrière insurmontable.

BAPTISTINE.

Oh ! mon dieu ! (*S'efforçant de prendre une résolution.*) Loin de moi l'idée de vous détourner de votre devoir... Ah ! croyez que votre honneur m'est encore plus cher que votre amour.

FAVELET.

Que de bonté!

BAPTISTINE.

Elevée loin du monde, j'en connais peu les usages; j'ignorais qu'il fut de ces cas qui peuvent dispenser de tenir ses sermens.

FAVELET, à part.

Elle me perce le cœur.

BAPTISTINE.

Nous n'avons aucun reproche à nous faire. Nous souffrons la même douleur, n'en accusons que le destin.

FAVELET.

Accablez-moi plutôt... de vos reproches!

BAPTISTINE.

Jeune, riche, rempli de talent et d'espérance, n'êtes-vous pas venue chercher la jeune fille sans fortune, sans nom...?

FAVELET.

J'étais conduit par mon cœur.

BAPTISTINE.

Vous êtes le plus malheureux! Moi, je n'ai pas long-temps à souffrir... Mais vous, vous vivrez, et vous penserez souvent à la pauvre Baptistine... (*Fondant en larmes.*) Ah! dites-moi que vous y penserez souvent. (*Elle retombe anéantie.*)

FAVELET, à part.

Et c'est moi... moi... qui la tuerais... Faut-il donc la laisser mourir?... Eh! c'est au nom de l'honneur!... Cet honneur dispense-t-il de tenir la foi jurée?... étouffe-t-il le remords?... Faut-il, pour satisfaire une famille... un préjugé... outrager la nature?... Quelle affreuse situation!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Qu'y a-t-il donc... Mon enfant, calme-toi... (*Allant à Favelet.*) Monsieur, de grâce, épargnez-là.

FAVELET, à part.

Que faire?

BAPTISTINE.

Que je souffre!

HENRIETTE, *allant à Favelet.*

Ah! partez. fuyez-là pour toujours, si votre présence doit la faire mourir.

FAVELET.

N'est-il donc aucun moyen?... Peut-être.... (*Bas à Henriette.*) Madame... Elle est près de quitter la vie, d'un mot, d'un seul mot, je puis la rendre au bonheur.

HENRIETTE.

Eh bien!

FAVELET.

Elle sera ma femme... si vous voulez consentir à ce que j'exigerai de vous?

HENRIETTE.

Ah! parlez; pour ma fille, rien ne me coûtera.

FAVELET.

Vous me l'assurez?

HENRIETTE.

Je vous le promets.

FAVELET, *courant se jeter aux pieds de Baptistine.*

Baptistine, chère Baptistine, tu ne mourras pas.

BAPTISTINE.

Que voulez-vous dire?

FAVELET.

Ma vie, je pouvais la sacrifier; mais la tienne, non, jamais! Baptistine, oublies-mes torts, et rends-moi cette main, que dans un moment d'erreur j'osai refuser.

BAPTISTINE.

Abel! Oh! ne me trompez-vous pas?

(*En ce moment, madame Huberdeau, Niobée, Lise, paraissent à la porte, Baptistine les aperçoit.*)

## SCÈNE IX.

HENRIETTE, LISE, NIOBÉE, FAVELET, BAPTISTINE,  
M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

BAPTISTINE, *allant à elles.*

Madame Huberdeau... mes bonnes amies.... Ah! venez, venez; je suis la plus heureuse des femmes!

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Que veux-tu dire?

BAPTISTINE.

Je vivrai... pour lui... pour ma mère... pour toi... pour le bonheur... car je serai sa femme.



NIOBÉE et LISE.

Sa femme !

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, à part.

J'ai réussi.

BAPTISTINE.

Entendez - vous... sa femme... sa femme... Entends - tu ,  
maman ?

( *Henriette s'approche de sa fille.* )

NIOBÉE, à Lise.

Il l'épouse!... Quel exemple pour M. Rodrigues!

LISE.

S'il voulait le suivre.

BAPTISTINE.

Quelle joie !

( *On la félicite.* )

FAVELET, qui a écrit sur ses tablettes.

Madame Huberdeau, rendez - moi le service de faire porter  
ce petit mot chez mon notaire, qui demeure à deux pas.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Lise !

LISE.

Dans l'instant, Madame. ( *Elle sort, et rentre aussitôt.* )

BAPTISTINE.

Abel! que je suis contente !

HENRIETTE.

Ah! Monsieur, ma reconnaissance...

FAVELET, bas à Henriette.

Bientôt vous saurez ce que j'attends de vous.

BAPTISTINE, regardant sa toilette.

Mais voyez donc dans quel état je suis... il faut que je m'ha-  
bille... que j'efface jusqu'aux traces de mes larmes... Je veux  
te plaire... Venez, venez avec moi.

( *Elles sortent toutes par la porte à gauche.* )

## SCÈNE X.

FAVELET, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ah! Monsieur, j'ai hâte de savoir...

FAVELET.

J'étais venu ici remplir un devoir. Mais la vue de Baptistine,  
sa situation, ses larmes, l'affreuse catastrophe dont nous mena-  
çait sa douleur, ont changé mes résolutions, mon cœur s'est  
r'ouvert aux plus douces illusions; je n'ai trouvé que des larmes

Tout.

10

pour répondre à ses larmes ; enfin , je lui ai promis de la nommer mon épouse , et cette promesse , je la tiendrai , car vous ne reculerez pas devant la vôtre. Vous êtes mère , vous ne craignez pas les sacrifices. et vous oublierez tout bonheur personnel , lorsqu'il s'agira de celui de votre enfant.

HENRIETTE.

Je vous remercie , Monsieur , de me juger ainsi. Oui , Baptistine pouvait avoir une mère plus heareuse , mais une meilleure... Ah ! je le dis avec orgueil... Jamais !

FAVELET.

Un préjugé cruel nous poursuit. Juste ou non , il existe , et ma famille ne consentirait jamais à mon mariage , si cet hymen n'était appuyé d'un sacrifice immense , dont je sens tout le prix , et à l'idée duquel mon cœur se déchire.

HENRIETTE.

Arrêtez ! Monsieur... Je ne prévois pas encore le nouveau malheur dont je dois être frappée... et j'en frémis déjà... Qu'allez - vous donc me demander... je croyais avoir épuisé toutes les infortunes ?

FAVELET.

Ah ! qu'il m'en coûte , de parler... Mais c'est le bonheur de votre fille que je vous demande. Il faut... il faut partir... il faut la quitter pour jamais.

HENRIETTE.

Abandonner Baptistine.

FAVELET.

Il faut que le monde ignore que vous êtes sa mère... Voyez les affreux résultats que peut amener votre présence : Rodrigues vous connaît... mille autres personnes peuvent se rappeler votre douleur... vos larmes... Vous pouvez être reconnue par ceux qui ont partagé vos fers... par ceux mêmes qui ont adouci votre captivité. Il faut fuir , dire un éternel adieu à ces hommes dont l'erreur a causé vos maux ; il faut aller sous un autre ciel , chercher une existence dont je m'efforcerais d'adoucir l'amertume. Il faut confier à moi seul , le bonheur de Baptistine.

HENRIETTE.

Que dites-vous , grand dieu !... Partir... !

FAVELET.

A l'instant même.

HENRIETTE.

Mais , Monsieur , savez-vous ce que c'est que d'arracher une fille à sa mère ? Croyez - vous que Baptistine , qui a reçu mes

baisers, que j'ai pressé sur mon sein, se privera pour jamais de mes caresses? . . . Ah! les hommes ont flétri mon nom . . . ils m'ont courbé sous le poids d'une chaîne injuste . . . Vous êtes cent fois plus cruel! vous venez me ravir mon titre de mère.

FAVELET.

Madame . . .

HENRIETTE.

Eh! quand je trouverais assez de force pour accomplir ce que vous nommez un devoir, pensez-vous que cet exil serait éternel? . . . Lorsque les jours du péril seront passés, pensez-vous que ma fille ne sera pas tourmentée par son cœur? . . . Que devenue tout-à-coup ingrate, elle oubliera sa mère? . . . Non, Monsieur, elle emploiera l'ascendant qu'elle aura sur vous pour me rappeler près d'elle, ou pour venir vers moi.

FAVELET.

Et c'est pour cela qu'il faut que le sacrifice soit entier . . . il faut que tout s'efface . . . jusqu'à la trace de vos pas. Il faut que votre retraite soit ignorée . . . Il faut que vous soyez morte pour le monde et pour Baptistine.

HENRIETTE.

Eh quoi! vivante, renoncer à l'amour de ma fille . . . n'être plus pour elle, qu'un souvenir, déchirer son cœur . . . Ah! non, cela n'est pas possible!

FAVELET.

Madame . . .

HENRIETTE.

Par pitié, Monsieur, laissez-moi mourir près de ma fille.

FAVELET.

Le sacrifice est affreux, mais il est indispensable.

HENRIETTE.

C'est outrager à la fois les droits du cœur, et ceux de la nature; c'est horrible!

AIR : *Epoux imprudent, etc.*

Ah! je le sens, un pareil sacrifice,  
 Pour une mère est un effort trop grand!  
 Mais songez donc, songez à ce supplice,  
 Vivante encor . . . morte pour mon enfant.  
 Ah! par pitié, laissez-moi mon enfant!  
 A sa douleur s'il faut qu'elle succombe,  
 Si c'est l'arrêt que dicte son époux,  
 La mort du moins, plus humaine que vous,  
 Nous réunira dans la tombe.

( Elle s'assied. )

## SCENE XI.

LES MÊMES, BAPTISTINE.

BAPTISTINE, *un peu parée.*

Me voilà!... me voilà!... comment me trouvez-vous?.....  
 Vous ne voulez pas me dire que je suis jolie... eh bien! mon  
 miroir a été plus aimable que vous.

FAVELET.

Chère Baptistine!...

HENRIETTE.

Sa gaieté m'ôte mon courage.

BAPTISTINE.

Eh! mais qu'avez-vous donc?..... Vous me regardez tous  
 deux d'un air triste... Est-ce un reste de pâleur qui vous in-  
 quiète?... Oh! ne craignez rien, je ne veux plus mourir.

HENRIETTE.

Faut-il détruire toutes ses espérances?

BAPTISTINE.

Si vous saviez combien il est cruel de voir, si jeune encore,  
 s'évanouir tous ses rêves de félicité... de voir la tombe... s'en-  
 tr'ouvrir sur vous... Mais chassons ces idées qui vous affligent.

HENRIETTE.

Baptistine!...

BAPTISTINE.

Rien désormais ne peut nous désunir!... Ah! si de nouveaux  
 malheurs nous séparaient, la mort aurait bientôt ressaisi sa  
 proie.

HENRIETTE.

Que dit-elle?... Ma fille!...

BAPTISTINE.

Oui, maman... il est si bon, il m'aime tant... Cher Abel!  
 Ah! je le sens, je ne puis vivre sans lui.

HENRIETTE, *à part.*

Et je ferais son malheur!... (*Bas à Favelet.*) C'en est fait,  
 Monsieur, je me sou mets à tout.

FAVELET.

Je n'attendais pas moins de votre tendresse.

BAPTISTINE.

Que dites vous donc encore? Vous avez l'air de vous cacher  
 de moi.

\* Baptistine, Favelet, Henriette.

FAVELET, à Henriette.

Je vais faire tout préparer pour votre départ.

*(Fausse sortie.)*

BAPTISTINE.

Vous nous quittez, Abel ?

FAVELET.

Je reviens à l'instant.

BAPTISTINE.

Non, Monsieur, je veux savoir...

FAVELET, tendrement.

De grâce, un moment...

BAPTISTINE.

Non, non, vous ne sortirez pas, où vous me direz...

*(Favelet est remonté au fond. — Baptistine le rejoint, et continue à le tourmenter. — Henriette est restée sur le devant de la scène.)*

HENRIETTE, à part.

Allons, malheureuse mère, encore ce sacrifice.

*Air de la Cosarde.*

Je puis partir, ma fille, je te laisse,  
 Je subirai cette sévère loi;  
 Je puis partir et tenir ma promesse,  
 Car mon enfant n'a plus besoin de moi.  
 J'ai partagé son chagrin, sa souffrance,  
 Oui, j'étais là quand elle allait mourir;  
 Mais aujourd'hui que son bonheur commence,  
 Je l'ai promis, hélas ! je puis partir !

*(En ce moment la petite lutte établie entre Favelet et Baptistine cesse. — Favelet lui baise la main et sort. — Baptistine revient en scène.)*

## SCÈNE XII.

BAPTISTINE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Eh bien, Baptistine, tu vas être heureuse, n'est-ce pas ?

BAPTISTINE.

Oh oui ! maman, bien heureuse !

HENRIETTE.

L'amour de M. Favelet suffira pour ton bonheur, la fortune va te sourire... Tu n'as plus rien à désirer ?

BAPTISTINE.

Non. Mon mari... ma mère... puis cette bonne Huberdeau, qui est ma mère aussi... C'est tout ce qu'il faut à mon cœur.

HENRIETTE, *saisissant cette idée.*

Oh oui! madame Huberdeau... N'oublies jamais madame Huberdeau... Les malheurs, les larmes, ont abrégé ma vie... un jour... prochain peut-être... il faudra qu'elle te tienne lieu de la mère que tu auras perdue.

BAPTISTINE.

Ah! pourquoi ces idées!...

HENRIETTE.

Pardonne, Baptistine... Mais j'éprouve en ce moment une émotion si vive... Ecoute, ma fille; aujourd'hui... dans un instant, un acte solennel va lier ta destinée à celle de M. Favelet... va te donner un nom... un nom!... Demain peut-être tu recevras, au pieds des autels, la bénédiction du prêtre, reçois aujourd'hui celle de ta mère.

BAPTISTINE.

Maman... (*Elle se précipite à ses genoux.*)

HENRIETTE.

O mon dieu! protégez-là!... Viens, viens dans mes bras... embrasses ta mère.

(*Baptistine se relève, et se jette dans les bras de sa mère.*)

## SCENE XIII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> HUBERDEAU, NIOBÉE, LISE, QUELQUES AUTRES DEMOISELLES ET VOISINS.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Allons, mes enfans, tout est prêt pour la signature du contrat. Nous passerons ensuite la soirée en famille.

NIOBÉE.

Ma chère Baptistine, crois que nous partageons toutes ton bonheur.

LISE.

En attendant qu'un semblable nous arrive...

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Où donc est M. Favelet?

BAPTISTINE.

Je ne sais... le méchant a voulu sortir... Il revient à l'instant, m'a-t-il dit.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, à *Henriette*.

Eh bien ! ce jour répare bien des tourmens.

HENRIETTE.

Puisse-t-il n'en pas amener de nouveaux.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Allons, chassez ces tristes pensées.

NIOBÉE.

Voici M. Favelet.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, *allant à lui*.

Allons donc.

## SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

HENRIETTE, FAVELET, LE NOTAIRE, BAPTISTINE,  
M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

FAVELET, *entrant avec le notaire*.

Je voulais amener mon notaire. ( *On salue le notaire. — On lui indique à gauche un guéridon, que les demoiselles ont approché. — Il y pose ses papiers, et prépare ses plumes. — Pendant ce temps, Favelet s'est approché d'Henriette, et lui dit à voix basse :* ) Au détour de la rue, une chaise de poste...

HENRIETTE.

Je vous entends.

FAVELET, *de même*.

Au premier relai, vous recevrez une lettre de moi.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU.

Allons, allons, les affaires d'abord, puis nous causerons après.

LE NOTAIRE, *débout près de la table*.

D'après le désir de Monsieur, je n'ai dressé qu'une simple promesse, que je convertirai demain, en un acte définitif. Il suffit d'y apposer les signatures. ( *A Baptistine.* ) Mademoiselle, vous savez que Monsieur reconnaît que vous lui apportez en dot : cinquante mille francs ?

( *Henriette, par un geste expressif, remercie Favelet.* )

NIOBÉE, à *Lise*

Cinquante mille francs !

LE NOTAIRE, à *Henriette*.

Madame...

( *Henriette, vivement émue, s'approche de la table, et signe ; puis elle jette sur Favelet un regard expressif, en lui disant :* )

HENRIETTE.

C'est à vous, monsieur Favelet. (*Favelet va signer. — Henriette suit tous ses mouvemens. — Après avoir signé, Favelet la regarde: d'un geste elle le remercie, et dit à part:*) Ma fille sera heureuse! (*Baptistine signe. — Pendant ce temps, Henriette s'approche de madame Huberdeau, et lui dit à mi-voix:*) Pendant dix ans vous avez dignement tenu ma place, couronnez aujourd'hui votre ouvrage... Soyez encore la mère de ma fille.

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, surprise.

Comment!...

(*Un geste d'Henriette lui impose silence. — Baptistine a signé.*)

HENRIETTE, avec la plus vive émotion.

Baptistine... mon enfant... reçois le dernier baiser de ta mère... (*Elle l'embrasse.*) Adieu, adieu pour jamais!...

(*Au comble de l'émotion, elle sort vivement par la porte à droite.*)

BAPTISTINE, effrayée.

Où va-t-elle? que veut-elle dire?

M<sup>me</sup> HUBERDEAU, la retenant.

Ce départ... en ce moment...

(*On entend le bruit d'une voiture.*)

TOUTES.

Quel est ce bruit?... que signifie?...

(*A travers les trois croisées du fond, on voit passer la chaise de poste, qui emmène Henriette. — Elle tend les bras à sa fille.*)

HENRIETTE.

Baptistine!

BAPTISTINE.

Ma mère!

(*La chaise disparaît.*)

FAVELET, se jettant aux genoux de sa femme.

Je serai tout pour toi!

20 JY 65

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.